

Newsletter 2/2025



Swiss Society for African Studies
Société suisse d'études africaines
Schweizerische Gesellschaft
für Afrikastudien



IMPRESSUM

Rédaction • Natalie Tarr

Mise en page • Layout: Veit Arlt

Relecture • Korrekturlesen: Veit Arlt, Ernest Sewordor, Natalie Tarr

Site web • Webseite: www.sgas-ssea.ch

Abonnement List-serv • Abonnierung List-serv: sekretariat@sgas-ssea.ch

La Newsletter de la SSEA est publiée avec le concours de l'Académie suisse des sciences humaines et sociales. Les articles et informations publiés, tout comme les opinions qui y sont exprimées, sont sous l'entière responsabilité de leurs auteurs, et ne sauraient être considérés comme reflétant l'opinion de la SSEA.

Der Publikationsbeitrag der Schweizerischen Akademie der Geistes- und Sozialwissenschaften sei dankend erwähnt. Die Verantwortung für die Inhalte der veröffentlichten Beiträge und Informationen liegt bei deren Autoren. Die darin enthaltenen Standpunkte decken sich nicht immer mit jenen der SGAS.

Cover: A delegation from Cameroon at the Basel Museum of Cultures examines the holdings and at the same time documents the visit. The debate on restitution has opened the field of provenance research and thus added a new dimension to museum practice (picture: Museum der Kulturen Basel, 14.11.2024).

TABLE DES MATIÈRES • INHALTSVERZEICHNIS • TABLE OF CONTENTS

ÉDITORIAL • EDITORIAL

COMMUNICATIONS • MITTEILUNGEN

Minutes of the 51 st General Assembly of the Swiss Society for African Studies	4
Annual Report for the Year 2025	9
Engagez-vous au sein de l'équipe de rédaction • Join our Newsletter Team	10
Publication of Doctoral Dissertations • Publication de thèses	10

ÉVÈNEMENTS • EVENTS • VERANSTALTUNGEN

ANNONCES • ANKÜNDIGUNGEN • ANNOUNCEMENTS

Call for Papers: African Perspectives on Global Transformations	12
Ausstellung: Die Welt ins Museum. Vom Handeln, Sammeln und Entdecken	14

COMPTES RENDUS • BERICHTE • REPORTS

Conference: Liquid Urbanisms	15
Conference: The African Genome at the Interdisciplinary Crossroads	18
Rencontre : Littérature, Histoire et provenances	22
École d'été CIVIS (Dakar) : Créations littéraires et injonctions sociétales	24
Basel Summer School in African Studies: Honouring Mudimbe	26

YOUNG SCHOLARS • JEUNES CHERCHEURS • NACHWUCHS

A Comparative Study of Teacher Education in Ghana and Switzerland	29
The Importance of Oral Memory in the Reconstruction of Angolan Social History	30

ENCOUNTERS • RENCONTRES • BEGEGNUNGEN

Gespräch mit Alice Hertzog und Friedrich von Bose	34
---	----

RECHERCHE • RESEARCH • FORSCHUNG

Tropical Forest Patches in West Africa	43
Support the African Chronometric Dating Fund (ACDF)	46
Appel de soutien pour le Fonds Africain de Datation Chronométrique (ACDF)	48

PUBLICATIONS • PUBLIKATIONEN

COMPTES RENDUS • BESPRECHUNGEN • REVIEWS

Mélanges posthumes en l'honneur du Prof. Bénézet Bujo	50
The South African Jazz Scene in Portraits	52

ANNONCES • ANKÜNDIGUNGEN • ANNOUNCEMENTS

Cultivating Race (Julia Tischler)	54
Troubling Archives (Julia Rensing)	54
Worlding Home (Maren Larsen)	55
Angels of God? (Andrea Kifyasi)	55
Angola e as incertezas da Nação (Didier Péclard)	56
Vergangenheit verschweigen (Michel-Rolph Trouillot)	56

ÉDITORIAL • EDITORIAL

■ CHRISTINE LE QUELLEC COTTIER, CO-PRÉSIDENTE

Il était une fois... cette formule populaire permet de reconnaître l'amorce de nombreux contes occidentaux qui emmènent leurs lecteurs et lectrices dans un univers où, souvent, le merveilleux permet de contrer une réalité moins réjouissante. Mais ce format de *story telling* ne peut être utilisé pour évoquer les relations à l'Afrique, depuis la Suisse.

Ces derniers mois, dans toutes les régions helvétiques, des événements liés à un racisme structurel ont marqué les esprits et les corps. Ces tensions ne sont pas nouvelles, mais leur présence répétée dans des temps très courts motive notre volonté d'agir plus directement, sans violence. La Société suisse d'études africaines, communauté académique, réaffirme sa détermination à dénoncer de telles issues – qui ne sont pas des faits divers – et affiche au niveau national sa présence et ses intentions de lutte contre toutes les formes de ségrégation ou de méconnaissance du continent africain, de ses populations et de ses diasporas. Pour cela, et en parallèle à ce que font des associations et groupes de la société civile, la SSEA se positionne afin d'être clairement identifiée comme un membre actif de la lutte anti-racisme et, en tant que référent scientifique, elle veut intervenir dans le débat social. Des prises de position, des rencontres et des recherches sont donc en cours de préparation ; elles prendront forme dès 2026 et se prolongeront au-delà, comme cela a été mentionné par le Co-

mité, puis soutenu par les membres lors de l'Assemblée générale qui s'est tenue au Jardin botanique de Zurich le 26 septembre 2025.

Cette *Newsletter*, par ses différentes rubriques, l'atteste : les projets menés par la SSEA et ses membres rendent compte de collaborations et initiatives partagées. Les journées d'études, les thèses, les ateliers, les publications et les portraits – parmi les multiples découvertes proposées dans les pages suivantes, prêtes à vous accompagner jusqu'en 2026 – témoignent des liens essentiels qui sont la source de la recherche dans le domaine des études africaines, pensé comme une *Afrique dans le monde*. Par son histoire, ses cultures et arts, ses savoirs et expériences, le continent s'est démultiplié et les travaux en cours, autant que les enseignements et les événements culturels, rendent compte d'interactions avec des partenaires qui peuvent être partout.

Cet *universel latéral*, selon la formule du philosophe S. B. Diagne, est un socle précieux pour penser une relation présente et un devenir. C'est ce que la SSEA propose, afin que les réflexions et les expériences ne soient pas des contes naïfs, détachés du réel, mais bel et bien des savoirs partagés. Ceux-ci, habités par des humains ou des non-humains, participent à un récit où tant l'humanité que le renard, le lièvre, la hyène ou l'araignée des contes ont toujours un rôle à assumer, sans faire illusion.

Lausanne, 11.11.2025

COMMUNICATIONS DU COMITÉ • MITTEILUNGEN DES VORSTANDS • COMMUNICATIONS

MINUTES OF THE 51ST GENERAL ASSEMBLY OF THE SWISS SOCIETY FOR AFRICAN STUDIES SSAS (ZURICH, 26.09.2025)

Present: Veit Arlt, Djouroukoro Diallo, Hansueli Homberger, Thomas Laely, Christine Lequellec Cottier, Anne Mayor, Din-Badara Ndiaye, Gian Nicolay, Jamie Pring, Ernest Sewodor, Anja Soldat, Zerihun Tadele, Natalie Tarr, Henri Michel Yéré

Absent with excuse: Chiara Carrara, Paul Castle, Pedro Cerdeira, Clara Devlieger, Marcel Dreier, Rebekka Ehret, Rudolf Fischer, Denis Gay, Tobias Haller, Mohomodou Housouba, Patrick Illien, Werner Mathys, Johannes Merz, André Narcisse Ngon, Melusi Nkomo, Brigit Obrist, Steve Page, Didier Péclard, Safidy Ramampandra, Alfons Ritler, Corneille Rogromel, Martina Santschi, Jürg Schneider, Fiona Siegenthaler, Beat Sottas, Chinwe Ifejiike Speranza, Piet van Eeuwijk, Joanne Vaudroz, Dario Wachholz, Wiebke Wiesigel

1. APPROVAL OF THE MINUTES OF THE 50TH GENERAL ASSEMBLY OF 25.10.2024

The minutes of the General Assembly 2024 are approved unanimously.

2. ANNUAL REPORT OF THE PRESIDENCY

Co-president Henri Michel Yéré presents the report printed on page 9 in this newsletter.

3. ANNUAL REPORT OF THE TREASURER FOR THE YEAR 2024

The accounts close with a minor negative balance due to the celebration of the 50th anniversary of the Society. Subsidies of the SAGW-ASSH for the year 2024 to the tune

of CHF 5400.-, which were only received after the close of the year, were booked as transitory assets.

Receipts:	40 118.23
Expenses:	41 986.55
Balance:	-1868.32
Assets on 31.12.2024:	59 632.87

In their report, the auditors Pascal Schmid und Piet van Eeuwijk confirm that the book-keeping was done diligently and all transactions are duly documented with receipts. They recommend to exonerate the treasurer and board.

The members present at the General Assembly approve of the financial report unanimously and exonerate the treasurer and the board.

4. COMPOSITION OF THE BOARD, RENEWAL IN 2026

Several board members have announced that they will step down from the committee at the end of the current term. The SSAS board is therefore looking for members who want to join the committee as of fall 2026. The board strives to achieve a balanced representation of regions, universities, and other institutions such as museums in all parts of Switzerland. Members who are interested or know of others who might be interested are invited to get in touch with the board (by email to praesidium@sgas-ssea.ch with CC to sekretariat@sgas-ssea.ch).

5. ADMISSION OF NEW MEMBERS

The Assembly confirms the admission of 10 new members among them the *Initiative Afrique* at University of Berne as institutional member:

Fenozo Andriamisandratsoa
Alis Bambara
Carla Bertin
Chiara Carrara
Clara Devlieger

Mohammed Lakhdar Ghetta
Khensani Jurczok-de-Klerk
Gian L. Nicolay
Marilyn Umurungi
Initiative Afrique, Universität Bern

16 members left the society actively, 1 member passed away (Jacques Rial), and 10 members cannot be traced anymore. The SSAS has thus currently 248 paying members. The total number of members including the non-paying honorary members, board members, auditors, and members on the African continent is 322. The expected income from membership fees for the current year is CHF 14'985.-. This income is key for the SSAS's ability to support events.

6. EDITORIAL ADJUSTMENT OF THE STATUTES

The revised statutes are now accessible online in French and German:
<https://www.sagw.ch/en/africa/about-us>

7. NEWS FROM THE SAGW-ASSH

The Academy will adopt a new Content Management System and the SSAS website will thus be redesigned in 2026. The new website will be more compatible with handheld devices. The Academy, furthermore, redesigned its logo.

8. JOINT CONFERENCE OF SSAS AND VAD: "AFRICAN PERSPECTIVES ON GLOBAL TRANSFORMATIONS"

The conference will take place in Basel from 26–28 August 2026. 77 panels, 5 round-tables, and 4 workshops have been accepted. This makes for an acceptance rate of 54

percent. There will be 10 panel slots in total and 3 slots per day, resulting in 15 parallel sessions. Double panels are allowed but no tripple panels. There will be book tables and information desks available as announced with the call for papers. The board hopes for a lot of contributions from Switzerland. The call for papers was launched on 15 October 2025 and will close on 11 January 2026.

9. VARIA

A) SPECIAL RESEARCH INITIATIVE ON RACISM AND KNOWLEDGE ABOUT AFRICA

All SSAS members received an e-mail on 22 September 2025 with a request to approve of a special research initiative to be supported financially to the tune of CHF 6000.- via the savings of the Society. The board received a lot of comments, most of them statements of approval and support, but also a few critical remarks taking issue with the short notice and scarcity of information. The board acknowledges that the type of request was quite unusual. It may have appeared as if the request came out of the blue with a deadline of just two days to reply before the General Assembly and an announcement that "not responding will be considered as a positive answer". The board acknowledges this criticism and apologizes for any feeling of uneasiness caused by the email. In response, Co-president Christine Le Quellec Cottier presented the following statement:

"Thank you for your approval and relevant comments. It is important to clarify a few points: The Committee's approach may have seemed cavalier, but it was not intended to cause offense; its main aim was to enable discussion in the plenary. According to the statutes, any matter on which a decision can or must be taken must be announced in advance and not revealed on the spot. The Committee took the initiative noticing that the topic did not feature among the conference proposals submitted by its members, even though racism is a daily reality in Swit-

zerland. It is therefore a question of positioning ourselves as an academic society and doing so within a scientific framework, in partnership with civil society. There are many initiatives in this area, and it is important to be aware of them at the national level in order to determine the potential contribution of the SSAS (while remaining conscious of our contributions and limitations in the field of African Studies in Switzerland). To this end, we have requested approval to support preliminary research so that the project for a conference in 2026/2027 can be carried out on a solid basis. Our proposal involves a mandate (short duration; involvement of two or three committee members, initial idea) to reference elements in the field and create the necessary network to establish the conference process. The sum of CHF 6000.- is an exceptional withdrawal. The Society's activities are carried out in partnership: the request has been made to establish this principle, of which the conference in 2026/2027 will be a result.

Within two days, the SSAS board received 30 responses: 27 messages of approval, 3 messages taking issue with the procedure. The SSAS board will put the request in writing and send it out again formally.

The initiative grew out of long reflections and discussions about systemic racism in Switzerland in the board meetings and was boosted by the death of 17-year old Marvin on 25 August 2025 in Lausanne and the subsequent protests.

The board has started to gather information about the initiatives against racism already offered by various institutions in different cantons and cities. In addition, two board members have investigated the extent to which the topic of Africa is covered in our schools (Lehrplan 21). This is because the SSAS board members are convinced that the poor level of public information about the African continent directly contributes to structural racism. In the Lehrplan 21 the word Africa appears exactly once in 500 pages, when teachers are instructed to prefer-

ably take examples from Switzerland/Europe and North America before teaching about other continents

With this initiative, the SSAS aims to launch a conference and a major research project that will aim to anchor knowledge about Africa more deeply in civil society, thereby contributing to the fight against structural racism."

In the discussion the following points were raised:

- **Question:** How can the SSAS members support the initiative? The SSAS board will be very happy to be in touch and to engage you. SSAS members could share important information on the subject, in particular information that is not readily available, such as Bachelor theses, recent Master theses—generally so-called grey literature.
- **Comment:** How to approach stakeholders who are working on the ground? It is important to connect with activists and not to remain in the ivory tower.
- **Comment:** How about involving *Diaspora TV* in Berne? This could give air time to the SSAS initiative.
- **Comment:** There is a huge interest of young students in the lack of Africa in historical and geographical studies, the momentum is there, it is a real concern among young people; students' spaces should be imagined promoting dialogue among students who study African Studies and African students or students of African descent in Switzerland.
- **Comment:** Racism does not concern Africa only, it something bigger than that.

B) AFRICA CHARTER FOR TRANSFORMATIVE RESEARCH COLLABORATION

The SSAS signed the *African Charter for Transformative Research Collaborations*, presented by Divine Fuh (UCT) at the *Swiss Researching Africa Days* in October 2024.

C) NEWSLETTER

The board extends a formal thank you to the proofreaders, who volunteer to support us by checking the newsletter in the three languages it is published in (German, French, English). The SSAS newsletter appears twice a year, based on reports and reviews of books, conferences, events related to Africa and the African diaspora in Switzerland, lectures, museum exhibitions, summaries of fieldwork experiences, PhD theses, and more. It is a small academic newspaper, not a formal journal, which offers researchers on all levels of their academic career the opportunity to publish a text.

We rely on people who help us with proofreading. The SSAS board wants to formally thank them. The following volunteers received a voucher of the African Book Collective in recognition of their investment: Adeline Darrigol (Le Mans University, France), Djouroukourou Diallo (University of Bern), and Ernest Sewordor (University of Basel).

Bord member Natalie Tarr, responsible for the Newsletter, thanks our members Djouroukoro Diallo and Ernest Sewordor who together with Adeline Darrigol (absent) support the editorial work (picture: Veit Arlt 26.09.2025).



ANNUAL REPORT OF THE CO-PRESIDENCY FOR THE YEAR 2025

■ HENRI MICHEL YÉRÉ

ACTIVITIES IN THE YEAR 2025

The two conferences co-financed by SSAS with support of the Academy in 2025 were a resounding success:

- *Liquid Urbanisms* (Jon Schubert, Urban Studies, University of Basel, 12.–13.06.25)
The 3-day conference attracted scholars from all over the world who provided a wealth of perspectives. It was part of the final year of Jon Schubert's SNSF Eccellenza Professorial Fellowship; the conference attracted a wide crowd. See the report on the conference on pages 15–17 in this Newsletter.
- *The African Genome* at the Disciplinary Crossroads (Henri Michel Yéré, African Studies, University of Basel, 01.–03.09.25)
The conference allowed for three days of intense exchanges from 9am to 5pm. It brought together scholars from different disciplines and made it clear that scientific contributions to genetics must not be limited to the natural sciences. See the report on the conference on pages 18–21 in this Newsletter.

Other SSAS activities in 2025 (past and forthcoming):

- In May 2025, our board member Chinwe Ifejika Speranza represented the SSAS at a meeting of African ambassadors in Berne.
- Also in May 2025, with the support of the SSAS, artist Samy Manga gave a performance as part of a roundtable organized by our board member Christine Le Quellec Cottier and her SNF project *EthoSpatiale : Pour une nouvelle histoire littéraire subsaharienne de langue française*.

- In December 2025, an exhibition including a small conference and a study trip will open at MuCAT in Abidjan, Côte d'Ivoire, in which our board member Anja Soldat is actively involved. The exhibition opening will be attended by a large Swiss delegation (including the Mayor of Zurich and the Director of the Federal Office of Culture).
See: <https://rietberg.ch/en/research/zusammenarbeit-in-der-côte-divoire>
- Also in December 2025, *The Unruly Project* led by Stephanie Perrazone will hold its closing conference, with support of the SSAS.

SSAS ACTIVITIES IN THE COMING YEARS

- The main project for 2026 is the conference *African Perspectives on Global Transformations* co-organized with the Association for African Studies in Germany VAD e.V. (see below)
- For 2027, our board member Chinwe Ifejika Speranza, with the support of SSAS, is planning a conference with the working title *Land and Ocean Systems across Africa and Sustainability*.
- The board of the SSAS will pursue the special research initiative on *Racism and Knowledge about Africa in the Swiss School System*.

ENGAGEZ-VOUS AU SEIN DE L'ÉQUIPE DE RÉDACTION !

Nous recherchons 1 à 2 membres qui souhaitent s'engager dans la planification et la rédaction des contenus de notre newsletter semestrielle. Les compétences linguistiques, la maîtrise du style, la systématique et l'œil pour les détails sont demandés. L'évaluation du contenu peut, si nécessaire, être confiée à des tiers choisis en fonction du thème. Vous êtes intéressé(e) par une collaboration régulière ? Dans ce cas, veuillez vous annoncer auprès de Natalie Tarr (newsletter@sgas-ssea.ch).

JOIN OUR NEWSLETTER TEAM!

We are looking for 1–2 members to assist planning and editing the content. Linguistic competence, stylistic confidence, a systematic approach, and an eye for detail are required. However, if need be, the content can also be assessed by third parties selected for specific topics. Are you interested in becoming a regular contributor? Then please contact Natalie Tarr (newsletter@sgas-ssea.ch).

MITARBEIT IM REDAKTIONSTEAM

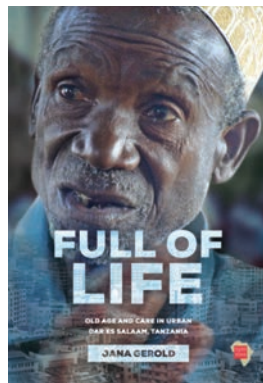
Wir suchen 1–2 Mitglieder die sich bei der Planung und Redaktion unseres halbjährlichen Newsletters engagieren. Gefragt sind Sprachkompetenz, Stilsicherheit, Systematik und ein Auge fürs Detail. Die inhaltliche Beurteilung kann bei Bedarf auch durch themenspezifisch ausgewählte Drittpersonen erfolgen. Sind Sie interessiert, regelmäßig mitzuwirken? Dann melden Sie sich bitte bei Natalie Tarr (newsletter@sgas-ssea.ch).

PUBLICATION OF DOCTORAL DISSERTATIONS

The series *Schweizerische Afrikastudien / Études africaines suisses* (Lit publishers) is open for doctoral theses from Swiss universities that have earned the grade 5.5 (insigni cum laude) or in French "mention très bien".

The supervisors of the thesis must submit the assessments of the examiners to the board of the Society, and confirm in writing that all stipulated amendments have been effected, that the text has been fully edited and that it is ready for publication.

Since the Society at this stage cannot introduce a special publication board and peer review process it neither offers financial support for the publication nor engages in editorial tasks. Both are the sole responsibility of the author and supervisors.



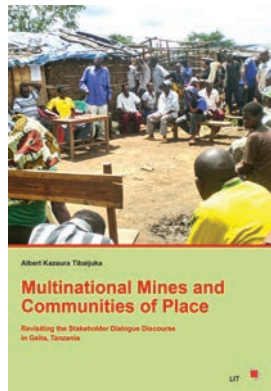
Jana Gerold: *Full of Life. Old Age and Care in Dar es Salaam, Tanzania* (Schweizerische Afrikastudien – Etudes africaines suisses, Vol 11). Münster 2017 (Lit-Verlag).

PUBLIKATION VON DISSERTATIONEN

Die Serie *Schweizerische Afrikastudien* beim Lit-Verlag ist für die Publikation von Dissertationen schweizerischer Universitäten geöffnet. Diese müssen die Mindestnote 5.5 (insigni cum laude oder «mention très bien») erreicht haben.

Die Betreuer der Arbeit stellen dem Vorstand die Gutachten zur Arbeit zur Verfügung und bestätigen schriftlich, dass alle Auflagen zur Überarbeitung erfüllt wurden, das Manuskript vollständig redigiert wurde und zur Publikation bereit ist.

Finanzierung und Realisierung der Publikation liegen in der alleinigen Verantwortung der Autoren und Betreuer. Zum jetzigen Zeitpunkt kann und will der Vorstand keine Publikationskommission und Prüfverfahren einführen. Die SGAS kann folglich weder einen finanziellen Beitrag leisten, noch Redaktionsarbeiten übernehmen.



Albert Kazura Tibaijuka: *Multinational Mines and Communities of Place. Revisiting the Stakeholder Dialogue Discourse in Geita, Tanzania* (Schweizerische Afrikastudien – Etudes africaines suisses, Vol. 16). Münster 2020 (Lit-Verlag).

PUBLICATION DE THÈSES

La série *Études africaines suisses* chez Lit-Verlag est ouverte aux thèses doctorales inscrites dans une université suisse et ayant reçu la mention « très bien » ou « insigni cum laude » soit, au minimum, la note de 5.5.

Les directeurs de thèse mettent à disposition du comité le rapport des membres du jury ou des experts, accompagné d'une déclaration écrite stipulant que l'ensemble des modifications a été effectué et que le manuscrit est complet et prêt à être publié.

Il est à noter que la SSEA n'offre aucun soutien financier ni service pour la publication de thèse. En effet, la mise sur pied d'un comité de lecture, exigée pour toute évaluation d'un manuscrit, n'est pas prévue, ni réalisable pour l'instant.



Pascal Schmid: *Medicine, Faith and Politics in Agogo. A History of Health Care Delivery in Rural Ghana, ca. 1925 to 1980* (Schweizerische Afrikastudien – Etudes africaines suisses Vol. 13). Münster 2018 (Lit-Verlag).

ÉVÈNEMENTS • VERANSTALTUNGEN • EVENTS

CALL FOR PAPERS: AFRICAN PERSPECTIVES ON GLOBAL TRANSFORMATIONS

BASEL, 26.–28.08.2026

In August 2026, the Swiss Society for African Studies (SGAS/SSEA) and the Association for African Studies in Germany e.V. (VAD) will jointly hold their respective biennial conferences in Basel, Switzerland. The conference hosted by the ZASB Research Network Africa at the University of Basel connects scholars based in Europe, Africa, and beyond and welcomes participants from all career levels. The conference theme *African Perspectives on Global Transformations* proposes a framework that responds to increasingly urgent calls for decolonization, epistemic justice, reparations, climate justice, and restitution. It brings together approaches to examine past, present and future global transformations from a broad spectrum of disciplines and thematic areas.

CONFERENCE THEME

Africa has been playing a central role in processes framing the globalized world. These processes take the form of the movement of people, the expansion of trade through the exploitation of human and natural resources, resistance against, and adoption of, colonial invasion and religious imposition, and the circulation of knowledges about the world, among others. A critical approach towards past, current, and future global transformations, therefore, is one crucial way to define the intellectual agenda of African Studies—especially of African Studies outside Africa. Amid current challenges bearing on marginalized groups' struggles for rights and self-determination, a shifting geopolitical landscape, the global rise of authoritarianism at the expense of democratic values, as well as the climate crisis and environmental degradation, African Studies, as the academic field that draws from the engagement with African experiences, conditions and agency, can make an indispensable contribution to making the world we live in more intelligible.



To confront critical perspectives on global transformations, the conference proposes a framework that responds to increasingly urgent calls for decolonization, epistemic justice, reparations, climate justice, and restitution, under the conceptual header of *planetary health* and *cosmopolitan flourishing*. Planetary health attunes us to interdependencies between human and non-human wellbeing, by insisting on the importance of social relations, equity, and justice at planetary scale, beyond the mere management of the physical world. Cosmopolitan flourishing opens up to the development of alternative futures born out of painful historical experiences of ethnocentrism, a world made safe for difference, which respects planetary boundaries, with wellbeing for all. Taken together, these two notions point to the potential of African Studies to develop conversations about the world we live in, its path-dependencies, and its possible futures.

Based on this framework, the conference will bring together approaches to examine past, present, and future global transformations from a broad spectrum of disciplines and thematic areas. We especially welcome panels that stress the interrelatedness of historical, cultural, and regional contexts as well as the intersection of social, political, economic, and ecological issues. Panels should allow for contributions engaging with global transformations from different disciplinary and interdisciplinary perspectives as well as non-academic approaches (artistic, activist, or entrepreneurial, among others).

CALL FOR PAPERS

The call for panels was published on 1 April 2025 and by 15 August 2025 we received 159 panel and roundtable proposals. The Scientific Committee with the assistance of the Review Committee composed of scholars from both associations selected 77 panels, 5 roundtables, and 4 workshops, corresponding to an acceptance rate of 54 percent. The three conference days will each feature three panel sessions with a maximum of 15 parallel events. The panels are organised in the following thematic streams:

1. Studying Africa, understanding the world (8 panels)
2. Diaspora, cosmopolitanism, and African identities (9 panels)
3. Politics and governance (10 panels)
4. African positions in changing world orders (5 panels)
5. Planetary health, urbanization, and natural resources (17 panels)
6. Technology and digitalization (7 panels)
7. Lifeworlds and sociality (4 panels)
8. Arts, language, and cultural expression (10 panels)
9. Memories, histories, archives, museums (7 panels)

PAPER SUBMISSION

Please submit your paper proposition to one of the accepted panels via the conference website before **11 January 2026**. Papers will be confirmed by **2 February 2026** when the registration will open.

Link: www.africanperspectives.ch



TIMELINE

15.10.2025	Call for papers opens
11.01.2026	Call for papers closes
02.02.2026	Registration opens
02.02.2026	Application window for travel grants opens
28.02.2026	Application window for travel grants closes
31.03.2026	End of early bird registration
31.07.2026	Registration deadline for presenters: Unregistered content removed
01.08.2026	Late registration (auditors only)
17.08.2026	Virtual venue online
25.08.2026	Young Scholars' Forum
26.08.2026	Conference start

CALL FOR SPECIAL SESSIONS AND SIDE EVENTS

Special sessions (e.g. book launches, project launches, board meetings) and side events (e.g. exhibitions, film screenings, readings, performances, or other creative formats) complement and enrich the conference program. These events provide opportunities to announce and celebrate specific achievements, explore themes in innovative ways, and/or reach broader audiences, including the local public. We welcome proposals for special sessions and side events. In order to allow enough time for planning and preparation, please submit your proposal as soon as possible, preferably before the end of January 2026.

Link: www.zasb.unibas.ch/en/sgas-vad-2026/special-events



AUSSTELLUNG: DIE WELT INS MUSEUM. VOM HANDELN, SAMMELN UND ENTDECKEN (ST. GALLEN 08.11.2025–05.07.2026)

■ REDAKTION

Die Hauptausstellung des Kultur museums für das Jahr 2025 taucht tief in die Entstehungsgeschichte der ethnologischen Sammlung ein und erzählt vom globalen Netzwerk der Stadt St.Gallen. Im Zentrum steht die 1878 gegründete Ostschweizerische Geographisch-Commercielle Gesellschaft. Eng verwoben mit der Textilindustrie, suchte die Gesellschaft nach neuen Absatzmärkten in Übersee und verband ihre wirtschaftlichen Interessen mit einer umfassenden wissenschafts- und gesellschaftsorientierten Sammlungstätigkeit.

Die Schenkung ihrer ethnologischen Sammlung an die Ortsbürgergemeinde führte, zusammen mit der Schenkung der Sammlung des Historischen Vereins, zum Bau des 1921 eröffneten heutigen Kultur museums. Die Ausstellung ist ein erster Meilenstein im mehrjährigen Projekt zur Erschliessung und Neugestaltung der ethnologischen Sammlung des Kultur museums bis Ende 2027.

Die St.Galler ethnologische Sammlung ist schweizweit von Bedeutung. Wie kam es zu dieser Sammlung und was erzählt sie über die Geschichte von Stadt und Region? Die Ausstellung «Die Welt ins Museum. Vom Handeln, Sammeln und Entdecken» nimmt das Publikum mit ins 19. Jahrhundert: in eine Zeit globaler Handelsnetze, wissenschaftlicher Neugier und Wettlauf um Kolonien. Anhand ausgewählter Objekte zeigt sie, wie eng verflochten lokale und globale Geschichte sind, und wie vielfältig und aussagekräftig die ethnologische Sammlung des Kultur museums für uns heute ist.

Die Ausstellung wird durch ein umfassendes Rahmenprogramm begleitet. Moderierte Gespräche und Vorträge beschäftigen sich mit Wissens- und Techniktransfer zwischen



Die Ausstellung kombiniert verschiedene szenografische Elemente, die die Verbindung zum Handel deutlich machen (Bilder: Kultur museum St. Gallen, 2025).

Java und St. Gallen), mit einzelnen Ausstellungstücken, Kolonialwaren und deren Produktionsregimen (i.e. Sklaverei), oder mit Schweizern in kolonialen Diensten. Auch von zurückkehrenden Missionaren erhielt die Sammlung Objekte. Die Kulturwissenschaftlerin Dagmar Konrad beschäftigt sich mit Frauen in der Basler Mission, während der Historiker Ernest Sewordor im Gespräch mit Kuratorin Monika Mähr Quellen aus dem Archiv der Basler Mission (heute Mission 21) mit persönlichen Erinnerungen seiner Grossmutter verbindet. Das Gespräch bildet einen Ausgangspunkt, um über Erinnerungskultur nachzudenken und den Archivbegriff weiter zu fassen – vom klassischen Dokumentenarchiv über mündliche Überlieferungen bis hin zu Objekten als Erinnerungsträger.

Info: www.kulturmuseum.sg.ch

REPORT: LIQUID URBANISMS IN AFRICA. THINKING CLIMATE ADAPTATION WITH AND THROUGH WATER (BASEL, 12.–13.06.2025)

■ JON SCHUBERT, ARMELLE CHOPLIN, AND SILVIA BALZAN

The three days' conference supported by the Swiss Academy of Social Sciences and Humanities and the Swiss Society for African Studies assembled speakers from universities across Europe including the Switzerland, UK, Germany, Denmark, and France, but also from the United States, Senegal and Nigeria. In addition to presenters, chairs and discussants, a total of 27 people registered to listen to the conference bringing total participation to 50 individuals. The program featured 17 presentations organized into three thematic panels covering a diverse range of topics such as *Material Circulations* including the transformations of waste into earth, sand into concrete, scrap metal into rebar, or firm into watery ground; *Vulnerability, Politics and Infrastructures*, including large-scale infrastructure, urban redevelopment projects, building, investment, and social advancement; and *Amphibious Ways of Making the City*. Each panel had a chair that moderated discussions, and two discussants. All panels were balanced in terms of seniority, featuring PhD candidates, postdoctoral researchers, and professors.

One of the conference's standout highlights was Huda Tayob's keynote speech, *Watery Archives, Aqueous Methods*. Drawing from her research on the vibrant global encounters along East African coastal cities, she delved into the deep historical knowledge of living with and by the sea. Through sites, stories, and methodologies, she illuminated coastal pasts and futures—shaped by joyful, perilous, abundant, and challenging encounters. Her compelling presentation not only captivated the audience but also underscored water's significance as a source of knowledge, framed through her concept of aqueous methods.



Final discussion of panel 1 with Brenda Chaffin, Nzinga Mboup, Dany Tiwa, Semhar Haile, with discussants Kenny Cupers and Armelle Choplin (picture Jon Schubert 2025)

Chaired by Silvia Balzan with discussants Armelle Choplin and Kenny Cupers, panel 1 examined how material flows—sand, earth, waste, and plastic—reshape West and Central African coastal cities through informal innovation and contested belonging. Discussions emphasized material agency in urban politics including slow construction temporalities, modular scalability (bricks, tanks), and ethical reuse in precarity. Presenters deliberately centered optimism to reveal alternatives—showing for example how cities are remade through environmental, economic, and inhabitation practices that embody hope. Kate Dawson (UCL) analyzed Freetown's *sand urbanism*, where extraction fuels informal economies but erodes coasts. Nzinga Mboup (Worofilia) advocated earth-based construction in Senegal, challenging cement dependency. Dany

Tiwa (University of Basel) traced Pointe-Noire's DIY reuse of tires and cement bags as survival tactics. Semhar Haile (University of Basel) highlighted Freetown's incremental land reclamation as embodied resilience. Brenda Chalfin (University of Florida) re-framed Ghana's plastic water tanks as complex Anthropocene artifacts.

Chaired by Armelle Choplin with discussant Jon Schubert, Panel 2 explored how infrastructure projects reshape coastal cities, often displacing vulnerable communities while reinforcing power imbalances. Carole Diop (Le Loft, Dakar) examined Dakar's coastal privatization, where state-led projects like *Corniche Ouest* disrupt the Lébou community's traditional, erosion-resistant practices. She advocated integrating indigenous knowledge into planning. Anna Mazzolini (University of Copenhagen) analyzed post-cyclone resettlement in Mozambique, critiquing standardized donor-driven models that ignore local homemaking practices and histories of displacement. Juliette Re-flé (University of Geneva) studied Nigeria's controversial Lagos-Calabar highway, highlighting tensions between development promises and environmental risks, as coastal erosion and grassroots dissent challenge state narratives. Fanny Voélin (University of Bern) investigated Antananarivo's flood-prone neighborhoods, showing how World Bank-funded resilience projects foster *infrastructural subjectivities* through prolonged waiting and clientelism. Maren Larsen (University of Basel) coined *exsiccation* to describe Senegal's forced relocation of fishers inland, arguing that resilience programs like SERRP sever communities from liquid livelihoods and identities.

Key themes that emerged in discussion included the modularity of adaptation, anti-liquid urbanism, and the politics of blame. Schubert questioned law's role in belonging, while Mazzolini critiqued neocolonial aid frameworks. Examples of resistance—like reassembled homes in Senegal—underscored gaps between policy and lived



The coffee and lunch breaks in the shady courtyard were much appreciated platforms for additional exchange beyond the lecture hall (picture: Jennifer Felsenberg 2025).

reality. The panel revealed how infrastructure projects often prioritize capital over communities, exacerbating vulnerability despite resilience rhetoric.

Panel 3 explored *liquid urbanisms* in African coastal cities like Accra, Lagos, and Cotonou, challenging terra-centric planning by centering water as a site of possibility and conflict. Architect Kunle Adeyemi showcased his floating structures in Makoko, Lagos, demonstrating adaptive design for aquatic environments. Yet living with wa-

ter remains fraught—whether through scarcity or state repression. Natalie Schöltz revealed how middle-class Durban residents face unreliable water access, undermining notions of upward mobility. Meanwhile, Ambre Alfredo critiqued Cotonou's eviction of lakeside communities, where *risk* narratives criminalize amphibious lifeways that defy state visions of modernity. Speakers also called for decolonizing resilience frameworks. Tunji Adejumo urged locally rooted approaches, like revegetation, over imported Euro-American models. Francesca Ceola proposed drawing as an alternative to photographic research, avoiding reductive visual tropes.

The panel collectively argued for reimagining urban futures through water-based knowledge, design, and resistance—where uncertainty and informality become sites of innovation rather than erasure.

The interdisciplinary nature of the conference allowed participants to explore new methodologies and engage beyond traditional disciplinary boundaries, enriching discussions and fostering innovative approaches to Urban and African Studies.

Networking opportunities, both formal and informal, were a cornerstone of the conference. Attendees connected through spontaneous conversations, during lunch and

coffee breaks. We also hosted two conference dinners during which contacts were further fostered. These informal moments, combined with structured sessions, allowed for deep, meaningful exchanges that extended beyond academic discussions, creating lasting connections among participants. An early result of these networking efforts is the decision to publish an edited volume featuring a number of papers presented.

Jon Schubert is assistant professor in Urban Studies at the University of Basel in the framework of the SNSF Eccellenza project PRECURBICA. Contact: jon.schubert@uni-bas.ch.

Armelle Choplin is professor of Geography and Urban Planning at the University of Geneva. Contact: armelle.choplin@unige.ch.

Silvia Balzan is lecturer in Architectural Studies at the University of Manchester and member of the Manchester Architecture Research Group. Contact: silvia.balzan@manchester.ac.uk.

REPORT: THE AFRICAN GENOME AT THE DISCIPLINARY CROSS-ROADS (BASEL, 01.-03.09.2025)

■ HENRI MICHEL YÉRÉ

The conference organised by the Swiss Society for African Studies, with the generous support of the Swiss Academy for Social Sciences and the Humanities and the Centre for African Studies Basel brought together sociologists, anthropologists, political scientists, historians, archaeologists, jurists, bioethicists, medical doctors, and biologists from universities in the United States, South Africa, the UK, the Netherlands, China, and of course, Switzerland. The range of participants reflected our intention to draw from the skills and the analytical power of different disciplines engaging with the topic of genomics, and with the specific ways in which it concerns Africa and its diaspora.

Over three days, we discussed a total of 13 papers, organised in three panels. Each day was dedicated to one panel and each of the contributors acted as discussant for at least one other paper. We counted a total of 20 participants in the conference

In their opening remarks, Henri Michel Yéré, Veit Arlt, and Anne Mayor welcomed the participants. Anne Mayor stressed the connection between this gathering and the conference *The Peopling History of Africa*, which took place in Geneva in 2019. One of its highlights had been the role played by genomics and ancient DNA exploration in archaeological research. Veit Arlt mentioned that the limited response on the part of natural scientists to the conference call represented in itself an outcome, as this could be interpreted as an assumption on their side that interactions with social scientists and humanities scholars may end up in a “natural science bashing” session, which is furthest from the goals pursued by this conference. As for Henri Michel Yéré, he was happy to place the conference in the continuity of a highly successful Point Sud workshop held in Stellenbosch (South Africa) in March 2022 on a similar theme.



The three day conference took place at the Kollegienhaus of the University of Basel (picture: James Merron, 2025).

EPISTEMOLOGY AND RESEARCH PRACTICE

The first panel opened on Sandra Soo-Jin Lee's presentation. Lee, a bioethicist at Columbia University, explored the possibility for collaboration within the genomic research community (across the natural and the social sciences) despite the many disagreements which subside within the community. She asked of bioethicists that they help think whether the categories currently used by natural scientists make sense at all and asked the question of knowing what constitutes benefit in terms of genomics. The question came up as to whether the US-American character of the concepts used in genomics conversations did not hinder institutions located outside the US working in this area from developing their own nomenclatures and understandings independently.

Abigail Nieves and Elian Schure of the University of Utrecht presented a paper which they had co-written with Aline Potiron. Dealing with microbiome research and its uses in the context of South Africa, they highlighted the concept of racialisation. They underlined some important differences between genomics research and microbiome research, notably how in microbiome the genome of bacteria was used to infer the health of the individuals carrying them. They challenged the notion of a single timeline in human evolution, by showing the inconsistencies that emerged as a consequence of holding on to such a timeline.

As for Zimitri Erasmus, an anthropologist at the University of the Witwatersrand in Johannesburg, she made a plea for researchers in the field of genomics to enquire into the socio-political history of their patients: histories of migration, education, the health risks of certain types of employment, etc. If science is to accept that racialised capitalism has consequences in people's lives, science has to accept that its perception of the world is influenced by the reality of these consequences. Some of the questions to Erasmus's points touched the issue of how to make such recommendations concrete, in the practice of the natural sciences in particular.

In his presentation, Noah Tamarkin, an anthropologist at Cornell University, convincingly made the point that genomics can be used to reinforce a certain type of ethnonationalist reading of history: in this case, the connection between a certain definition of Jewishness and the State of Israel. Through his work on the Lemba of Southern Africa, he was able to show how their being Jews has been used to reinforce the view on the part of many researchers, that Ashkenazi Jews were regarded as prototypical of Jewishness. The Lemba, although "genetically" Jewish, are regarded as located at the furthest end of Jewish identity because of their being Sub-Saharan Africans.

John Marshal's paper dealt with the imbalance in representation of African-sourced DNA in matters of genetic ancestry. Marshal, a PhD candidate in Sociology at Virginia Tech, was particularly targeting commercial genetics' companies which offer as a service to match the DNA profile of their clients with a particular African region, country or ethnicity. In her remarks as discussant, Mavis Machirori put forward several questions which allowed for a rich discussion, namely around the origin of the source data used by the commercial genetics' companies, and access to this data. Questions came also around the ways in which African countries handle their relationship to the African diaspora, especially the North American diaspora, as they tend to put forward a few cultural iconic figures in order to attract more following.

GENETIC ANCESTRY AND ETHNICITY

The day opened with Scott McEachern's paper, who as an archaeologist at Duke Kunshan University working in the Lake Chad Basin, looks at ethnicity as a reified colonial entity, which he opposes to the ways in which the people living in this region of Africa perceive themselves. McEachern asserts that these populations, which had long been referred to as "paléonégritique", displays a much more dynamic pattern on movement and migration than previously assumed. The question, "who are you?", in this region of Africa, can elicit a multiplicity of responses, which do not refer to the ethnic categories previously put forward in the anthropological literature, highlighting thus one of the limitations of defining ethnic identity through genetics only.

Henri Michel Yéré, a historian at the University of Basel, then gave a presentation in which he attempted to reflect upon the history of Africa's encounters with the rest of the world, especially as of the start of the transatlantic slave trade. Given the role played by this event and the colonization of the continent in the definition of Afri-

can ethnicities as they are known and experienced today, Yéré proposed using these events as a base to imagine an ethics of scientific practice, out of which novel questions could be put forward in genomics, and beyond, in scientific practice in general.

As for Mavis Machirori, a health scientist at the Ada Lovelace Institute, she started out with the notion of categorization as such, questioning the idea of what makes us who we are as individuals, and as communities. In this she resituated ethnicity as being relevant within the history of a given society. Questions around how to review categories of analysis came up, and the far-reaching consequences of such a change of perspective: how might health disparities be addressed without using race as a category in a country such as the UK? Can the history of race and that of medicine be dissociated?

Speaking from the perspective of a PhD candidate in law at the University of KwaZulu Natal reflecting on the management of scientific data in the African context, Theshaya Naidoo in her paper made the point that African epistemologies ought to be put forward more deliberately. Whilst not arguing to cast genomics out as a science, Naidoo took issue with its extractive nature and its commodification.

Magda Mroczek, as a medical doctor at the University Hospital Zurich and researcher at the Department of Biomedicine at the University of Basel, spoke of her work in the field of the mutual education of a younger generation of geneticists based in Africa working together with Europe-based geneticists. Social scientists are absent from these networks, and in Mroczek's view, they would be more than welcome to join and share their perspectives.

After three days of intense exchanges the participants profited from a mild late-summer evening for their closing dinner on the board of the Rhine (picture: staff member Le Rhin Bleu, 2025).



GENOMICS AND EPISTEMOLOGY

Day 3 registered three presentations and a final discussion. Chiara Cararra, PhD candidate at the University of Basel, reflected on her own experience as a biologist engaging in the field in Zanzibar, and the claims of objectivity and neutrality that come with her training as a biologist and nutritionist. Yet, echoing Donna Haraway's call, she committed to the continued and troubling unravelling of the power imbalances which structure the research relationship between Europe and Africa.

Kostas Kampourakis of the University of Geneva, also a biologist, radically questioned the notion of admixture, by exposing its racist origins, in that the very notion of admixture derives from the idea of a possible "pure" genetic ancestry in the first place. He referred the audience to the notion of "sociogenetic essentialism", which tends to confuse phenotype with the genetic makeup of individuals and communities.

Lauren Paremoer, a political scientist at the University of Cape Town, explored the conception of benefits that are prominent in the sphere of genomics, whether we are speaking of the genomes of African peoples or pathogens. It is worth thinking about the tension between narrowly defined benefits, narrowly defined beneficiaries, and what the tensions are between benefits (sharing benefits on a just basis) and scientific

efficacy or speed of inquiry (delaying discussions and agreements on benefits in the name of first getting the science out of the way more efficiently.)

The papers were followed by lively discussions and debates in which colleagues displayed great curiosity over the ways in which the different disciplines represented in the room apprehended problems that they had been confronted with in their own fields. Two dinners, during which the colleagues got to know each other in less formal ways, made scientific conversations all the stronger.

The participants took the decision to produce a collective paper out of the exchanges that took place during the conference. They have wished to address the question of how to best get across to natural scientists the concerns and ideas that scholars in the humanities and social sciences may want to contribute to a fruitful exchange in the field of genomics.

Henri Michel Yéré is a postdoc fellow at the Centre for African Studies, University of Basel. Trained as a historian at the University of Cape Town and the University of Basel, he also taught at the École Polytechnique de Lausanne and the ETH Zurich and is an expert and professional in the field of diversity. Contact: h.yere@unibas.ch.

COMPTE-RENDU : LITTÉRATURE, HISTOIRE ET PROVENANCES (LAUSANNE, 16.05.2025)

■ SOPHIE BATORI ET LARA GALAN

Le 16 mai 2025, à Lausanne, s'est tenue une originale rencontre interdisciplinaire, qui marquait de façon impromptue la naissance de *Focus Africa*, le nouveau Pôle interfacultaire de l'UNIL qui va valoriser le domaine des études africaines et créer un réseau dynamique auprès des facultés des Lettres, de Sciences sociales et politiques, de Géosciences et sciences de l'environnement, ainsi que Théologie et sciences des religions. Ce Pôle collabore avec des institutions publiques et ce vendredi 16 mai était la première occasion de rencontres, au Musée d'archéologie et d'histoire de Lausanne (MCAH).

Le rendez-vous a eu lieu dans la salle Tissot du Palais de Rumine en présence d'un public nombreux et curieux. En effet, parmi les présents se trouvaient les partenaires scientifiques du projet de recherche FNS *Configuration EthoSpatiale*, dirigé par Christine Le Quellec Cottier (Unil, 2024–2028), qui envisage une nouvelle façon d'élaborer l'histoire littéraire francophone d'Afrique subsaharienne ; ce 16 mai venait de se terminer une semaine de workshops avec les chercheurs et chercheuses impliqués-e-s de Côte d'Ivoire, du Bénin, du Sénégal, du Cameroun, de France et d'Afrique du Sud. Ainsi, chacun-e, avec ses savoirs et expériences, a pu découvrir l'existence de la collection ethnographique africaine du Musée cantonal et les démarches entreprises pour retisser le fil de la provenance des *objets* conservés, souvent trouvés dans des fonds suisses légués à l'institution ou conservés de longue date. Cet après-midi-là, ce sont trois *objets* qui ont été exposés et commentés :

Claire Brizon, chargée de recherche au MCAH présente des cloches camerounaises de la collection DM échange et mission (photo : Christine Le Quellec Cottier, 2025).

- Masque Dan, peut-être Guéré, Côte d'Ivoire et pays limitrophes (ETH/0001)
- Pipe Bamoun, Cameroun, don Eugène Roy, DM échange et mission (MIS/742)
- Cloches, Cameroun, DM échange et mission, transcription étiquette : « Gong utilisé pour appeler à la corvée ou l'esprit du mort en utilisant son rythme. Forêt Cameroun » (MIS/526)

Ces mises en valeur ont été précédées d'un mot de bienvenue par la Conservatrice en chef du MCAH, Sabine Utz, qui a ensuite donné la parole Christine Le Quellec Cottier qui s'est réjouie des nouvelles synergies à l'œuvre. Puis, Claire Brizon, chargée de recherche au MCAH, et Chantale Ebongue, chargée de communication, ont présenté l'exposition *Spécimens 24* dans laquelle elles étaient toutes deux impliquées et que nous avons pu visiter, comme un cabinet de curiosités. Claire Brizon a aussi expliqué la



teneur du projet *Africa in Museum* motivé par des recherches de provenances, et qui associe des membres de la société civile à cette démarche. Elle a à son tour donné la parole à Celeste Ugochukwu, président du Conseil de la Diaspora africaine de Suisse et à Saran Camara, conseillère communale à Echallens, qui participent à ces recherches pour affiner l'identification d'*objets* africains. Ces deux derniers intervenants ont aussi évoqué leurs initiatives, leurs projets et leurs objectifs autour des questions qui touchent, de près ou de loin, au continent africain et ses diasporas, afin de renforcer leur connaissance en Suisse.

Après une pause qui permet des photographies de groupe, Sara Petrella et Mylène Steity ont présenté leur volume-abécédair *ABC arts & musées. Histoire coloniale et voix autochtones* qui entre en forte résonance avec les initiatives du musée et les questionnements décoloniaux contemporains. Chaque entrée interroge à sa façon les relations entre l'histoire des arts et les études postcoloniales ; chacune est rédigée par un-e auteur-e différent-e et plusieurs étaient présent-e-s lors de cette rencontre ! Le

volume a paru à la fin de l'été 2025 chez Seismo, à Zurich, et il est disponible gratuitement en ligne (<https://www.seismoverlag.ch/fr/daten/abc-arts-musees/>) ; une version anglaise paraît très prochainement. L'initiative de ces deux jeunes chercheuses de Neuchâtel et de Fribourg a été soutenue par le FNS. Leurs explications sur la démarche et la réalisation (avec de nombreuses illustrations) du volume motivent plusieurs questions et nourrissent les discussions des invité-e-s, avant et pendant l'apéritif offert à l'assemblée pour conclure cette très stimulante et bienvenue rencontre entre personnalités cosmopolites et domaines de recherche.

Sophie Batori et **Lara Galan** sont des étudiantes au programme master *Études africaines : textes et terrains* à l'Université de Lausanne. Contacts : sophie.batori@unil.ch, lara.galan@unil.ch.

COMPTE-RENDU : ÉCOLE D'ÉTÉ INTERNATIONALE À DAKAR, UN NOUVEAU RENDEZ-VOUS CIVIS AVEC LE CONTINENT AFRICAÎN

■ TAMARA KARAKUS ET CAMILLE ULRICH

Du lundi 30 juin au vendredi 4 juillet 2025, l'Université Cheikh Anta Diop de Dakar (UCAD) a été l'hôte d'une riche semaine d'échanges intercontinentaux intitulée « Créations littéraires et injonctions sociétales : quelles perspectives depuis l'espace francophone subsaharien ? ». Conçu pour donner l'impulsion nécessaire à des projets de recherche en littérature, l'événement scientifique répondait à un appel de l'« Alliance universitaire civique européenne » (CIVIS) qui a récemment créé plusieurs partenariats avec des universités africaines. Proposé conjointement par l'UCAD (Sénégal, Prof. Moussa Sagna), l'Université Eberhard Karl de Tübingen (Allemagne, Prof. Susanne Goumegou) et l'Université de Lausanne (Suisse, Prof. Christine Le Quellec Cottier), la démarche visait à tisser des liens parmi de jeunes chercheurs et a permis à une trentaine de doctorants et post-doctorants des trois institutions de présenter leurs réflexions, avec des formats synthétiques, afin de privilégier les débats lors des panels organisés en demi-journées qui ont accueilli un public élargi.

La cérémonie d'ouverture de l'« école d'été » a été présidée par le Professeur Yankhouba Seydi, Directeur de la Recherche et de l'Innovation de l'UCAD, en présence de Monsieur Bacary Sarr, Secrétaire d'État à la Culture, aux Industries créatives et au Patrimoine historique, ainsi que de Madame Aminata Mboup, coordinatrice du programme CIVIS à l'UCAD. L'écrivaine sénégalaise Fama Diagne Sène a contribué par sa communication à donner un riche et motivé point de vue de créatrice sur ces enjeux contemporains, et la Prof. Chloé Chaudet de l'Université Clermont-Auvergne, auteure

L'école d'été CIVIS eut lieu à l'Université Cheikh Anta Diop de Dakar, UCAD (photo : Christine Le Quellec Cottier, 2025).



de *Écritures de l'engagement par temps de mondialisation*, a proposé, en tant que conférencière invitée durant la semaine, une matinée très stimulante avec une conférence consacrée à une « Approche transculturelle de l'engagement littéraire », avant de proposer un évènement de *speed-dating* doctoral durant lequel les participants ont formé de petits groupes, en tournus – permettant une réflexion commune à partir de différentes questions.

Depuis l'Afrique et à partir du titre « Créations littéraires et injonctions sociétales », les ateliers ont interrogé le « rôle » de la représentation artistique – textuelle et médiatique – dans les sociétés contemporaines. L'art a le pouvoir de rendre le monde accessible, de le perturber ou de le réparer. Délibérément ou non, il peut exprimer une forme d'engagement. Comment aborder cette dimension dans la littérature africaine francophone : est-ce forcément un retour à l'injonction de l'écrivain militant ? Si pour certains l'urgence de sauver le monde ne laisse aucune place aux préoccupations artistiques, d'autres attribuent précisément à la littérature la tâche de le réparer ou de le sauver. « Réparer le monde » (Gefen, 2017), « Fictions pansantes » comme forme de « bibliothérapie » (Feuillebois/Mangeon, 2023) ou encore la littérature pour « nous sauver de l'extinction » (Benedetti, 2021) sont à l'ordre du jour des débats actuels en Europe.

Sans surprise, les approches écocritiques résonnent fortement dans notre environnement global, montrant comment la littérature contribue à exposer la gestion catastrophique de notre planète, compte tenu de l'impact humain, qu'il soit individuel ou collectif, dans des territoires naturels ou urbanisés. Du point de vue de l'Afrique subsaharienne, la littérature ne peut être dissociée du « champ d'action » qui se développe sur le continent et des développements turbulents de la modernité politique et socioculturelle qui traversent tous les États. Ainsi, il importait aussi d'interroger le poids des institutions qui légitiment le texte littéraire (maisons d'édition, prix littéraires, discours critiques, lecteurs, etc.). Certaines d'entre elles mettent en avant

sa fonction d'anticipation ou d'alerte sur l'avenir chaotique de sociétés menacées de démantèlement général, tandis que d'autres suggèrent des postures d'insoumission contre le réel et le social quotidien, au niveau mondial. Ce renouveau et l'accent mis sur l'implication – cause d'une faiblesse créative pour certains – négligent-ils le rôle de la forme et donc de l'esthétique ?

Pour aborder ces enjeux culturels, les panels ont abordé des motifs contemporains tels que « littérature et mémoire », « écocritique », « utopies littéraires », « littératures et figuration du social », « gender studies » et « l'écrivain et la société ». Dans une ambiance à la fois détendue et studieuse, les diverses présentations des doctorants et post-doctorants des trois universités ont permis l'ouverture de débats toujours menés dans le respect et le dialogue, en tirant profit d'approches variées croisant les univers culturels usant de la langue française. La nécessité de la mise en valeurs des savoirs endogènes, impliquant des méthodologies locales, a été une revendication forte des intervenants de l'UCAD.

Cette rencontre internationale a été organisée pour créer l'impulsion de futurs projets collaboratifs entre les diverses universités, cela grâce à la circulation des appels, aux co-directions de thèse et aux recherches participatives. La semaine s'est terminée avec une séance de présentation d'outils institutionnels pour favoriser ces réseaux. La semaine s'est magnifiquement clôturée au sommet du célèbre Phare des Mamelles, surplombant l'océan et toute la ville de Dakar. Dans une ambiance festive, les participants ont pu profiter d'un repas en commun pour envisager leurs prochaines retrouvailles académiques.

Tamara Karakus et **Camille Ulrich** sont Doctorantes dans le projet FNS *Configuration EthoSpatiale. Pour une nouvelle histoire littéraire subsaharienne de langue française*.
Contacts : tamara.karakus@unil.ch ; camille.ulrich@unil.ch.

REPORT: BASEL SUMMER SCHOOL IN AFRICAN STUDIES 2025 HONOURING MUDIMBE: RETHINKING RESEARCH THROUGH AFRICAN THOUGHT

■ ANITA SACKYI, SOPHIA STILLE, AND TIRIVASHE JELE

The 7th Basel Summer School in African Studies, hosted by the Centre for African Studies Basel (ZASB), took place from 8–12 September 2025. Organised biennially in Basel, alternating with the CODESRIA Summer School in Dakar, this year's edition was dedicated to the theme *Honouring Mudimbe: Rethinking Research through African Thought*. The programme brought together seven PhD students from the University of Basel, ETH Zurich, University of Freiburg, University of Chichester, and Université de Bordeaux, with senior scholars. Participants critically engaged with the legacy of Valentin-Yves Mudimbe and explored how African thought can reshape global scholarship.

The Summer School opened with welcoming remarks by Elísio Macamo (University of Basel), who underscored the urgency of rethinking knowledge production in African Studies through concepts grounded in African intellectual traditions. This was followed by Stephan Meyer's (University of Basel) workshop on Advanced Study Skills, which focused on the craft of academic writing, particularly the structure and style of book reviews.

The book review workshops taught transferable writing skills applicable beyond the book review format. The sessions emphasised iterative cycles of writing, reviewing, and revising. Participants also identified potential publishers and journals for their reviews. Under Meyer's guidance, they drafted and refined their work through constructive feedback from both peers and instructors. The books reviewed were selected to align with each participant's research interests and the Summer School's central

theme, resulting in a diverse range of scholarly engagements. For example, books such as *Decolonising African University Knowledges, Volume 2: Challenging the Neoliberal Mantra* (Amasa P. Ndofirepi, Felix Maringe, Simon Vurayai, and Gloria Erima) and *Africa Works: Disorder as a Political Instrument* (Patrick Chabal and Jean-Pascal Daloz) were analysed in relation to participants' research projects. Much of the subsequent discussion shifted from the book review writing to how the theoretical insights gained throughout the week could be applied to participants' own research.

In subsequent sessions, participants engaged with Joschka Philipps (University of Bayreuth) on the theme *Scholarship from, about, or in Africa?* He encouraged reflection on research positionality and the politics of "the unknown." Drawing on debates around conspiracy theories, he illustrated how ideas often dismissed in mainstream scholarship can reveal deeper anxieties about epistemic authority, trust, and legitimacy. Philipps reminded participants of Sabelo Ndlovu-Gatsheni's observation that "there is excellent turmoil in the kingdom of knowledge," emphasising that research is always a social situation shaped by emotion, trust, and positionality. He further noted that academic researchers themselves embody "the very epistemological authorities that conspiracy theories tend to critique." His presentation sparked a lively debate on how African knowledge systems, rumours, and narratives might be studied without pathologising them.

Ralph Weber (University of Basel) revisited Mudimbe's seminal notion of "colonial library" in his session, *Libraries of Knowledge: Colonial or Universal?* The discussion highlighted both the difficulty and necessity of questioning the universality of European categories while also critiquing cultural essentialism. The debate on essentialism

The Summer School participants with Elísio Macamo, Patrício Langa, Joschka Philipps, and members of the faculty of African Studies (picture: Tirivashe Jele, 2025).



raised interesting points, including the argument that moving beyond essentialism often still relies on presupposed essential categories. In this context, Jeanne Bouyat's question, "How do you locate a thought?", was invoked to deepen the philosophical conversation. Participants explored whether phenomena housed within the Colonial Library might still hold value for African Studies research, despite being rooted in inaccuracies or biases. A counterargument was that African phenomena studied by African scholars offer more meaningful insights into African realities. The rise of African Indigenous Knowledge Systems (AIKS) attests to this view. While AIKS should not be seen as the sole approach to studying Africa, combining it with insights from the "colonial library" allows for a more holistic understanding of African Studies.

Building on this, Macamo urged participants to reflect on concepts derived from African contexts through his idea of *sovereign reason*. He described this as "a form of rationality that presents itself as universal while serving particular (Western) history" but actually is a "a structure of knowledge that gathers information only to confirm its authority". The discussion also addressed how certain concepts or expressions may be "lost in translation," rendering people ineffable. In response, Macamo introduced his notion of "radical silence as critique," suggesting that silence can serve as a moment to take stock of possibilities from which new forms of intelligibility may emerge. However, he also cautioned that silence can sometimes be unproductive, as it does not bridge gaps in understanding. Nevertheless, radical silence remains an important epistemological tool, one that challenges hegemonic ways of knowing.

Patrício Langa (Bonn University, Germany) addressed the theme "What Do We Know About Anything?" His lecture shifted attention to African universities, challenging deficit-oriented narratives and calling for new ways of recognising them as sites of conceptual creativity. Drawing on Mudimbe's emphasis on conceptual invention, Langa asked how the study of African higher education could contribute to broader theoretical debates in the social sciences and humanities.

Afternoon sessions were devoted to workshops where participants presented their doctoral research. Discussions centred on the origins of their conceptual frameworks and how these encounter "contaminations due to coloniality." Guided by the week's debates, participants benchmarked their projects against Mudimbe's critique of the "colonial library" and experimented with African epistemologies and categories. These sessions created a vibrant space for peer learning and interdisciplinary dialogue.

The Summer School concluded with a reflective session led by Macamo, who emphasised that the value of doctoral research lies not only in its results but also in the intellectual process of developing questions, challenging inherited categories, and taking conceptual risks. The 2025 Basel Summer School thus honoured Mudimbe's legacy not through commemoration alone but through active conceptual engagement. By bringing doctoral candidates into dialogue with senior scholars, it reaffirmed African Studies as a space for rethinking scholarship itself and for training a new generation of researchers to creatively and critically reimagine the place of African Studies in global knowledge production.

Anita Sackyi is a PhD student in African Studies at the University of Basel. She holds an MPhil in Education from the University of Ghana. Her PhD research is a comparative study of *Teacher Educators' Research and Teaching Practices* in Ghana and Switzerland. Contact: anita.sackyi@unibas.ch.

Sophia Stille is based at the Arnold Bergstraesser-Institut doing her PhD in Political Science at the University of Freiburg. Her project discusses the *Categorisation, Belonging, and the Politicisation of Migration in Liberia and Malawi*. Contact: sophia.stille@abi.uni-freiburg.de.

Tirivashe Jele is a PhD candidate in History at the University of Chichester. Her PhD project is *Africanising the Mfecane*. Contact: tirivashejele@gmail.com.

YOUNG SCHOLARS • JEUNES CHERCHEURS • NACHWUCHS

EDUCATION IN TRANSITION: A COMPARATIVE STUDY OF TEACHER EDUCATORS IN GHANA AND SWITZERLAND

■ ANITA SACKYI

Before beginning my PhD studies, I spent eight years teaching English Language and Literature in Ghana, where I witnessed the constant rollout of educational reforms. While these initiatives aimed to bridge gaps and modernize learning, they also placed pressure on teacher educators and teachers, who are expected to adopt new curricula and innovative methods, often with or without adequate support. This firsthand experience with the human impact of policy changes sparked the central questions of my doctoral research at the Centre for African Studies at the University of Basel.

My project, titled *Teacher Educators' Research and Teaching Practices: A Comparative Study of Ghana and Switzerland*, examines how university-based teacher educators navigate the dual demands of research and teaching following recent systemic reforms. The comparison is compelling because both nations have upgraded their teacher training colleges to university-level institutions, mandating a new focus on research alongside teaching. In Ghana, this involved transitioning from three-year to four-year university degree-awarding programs, while Switzerland elevated its teacher education institutions to Universities of Applied Sciences and Pedagogical Universities. My research explores how teacher educators in these two distinct contexts perceive their professional roles. I aim to understand the strategies they use to integrate research into their teaching and how these new responsibilities affect their self-efficacy, workload, and occupational stress.

Through in-depth interviews and surveys with teacher educators in both countries, I hope my study will contribute to critical debates on higher education policy and teacher development. Ultimately, by focusing on the lived experiences of these key



educational actors, this project seeks to provide insights that can help create more supportive and sustainable academic environments. I look forward to sharing my findings as the project progresses.

Anita Z. Sackyi is a doctoral student at the Centre for African Studies of the University of Basel. Contact: anita.sackyi@unibas.ch.

THE IMPORTANCE OF ORAL MEMORY IN THE RECONSTRUCTION OF THE SOCIAL HISTORY OF ANGOLA: A PERSONAL REFLECTION ON AN INTENSE WEEK IN BOSTON

■ ELISA VALENTINA DA COSTA POLICARPO

Boston greeted us with its crisp October wind and a landscape painted in autumn colours. It was my first time in the city, and I was not only excited to explore its many campuses but also deeply humbled to have been invited to present my independent work at the *A Luta Continua* symposium at the African Studies Center of Harvard University marking the 50th Anniversary of African Liberation from Portuguese Rule.

“What would my great-grandmother say now if she could see me?” I wondered, smiling to myself before remembering that I still had meetings to attend and a presentation to finalise for 24 October 2025. I read my abstract again—how could I best convey the importance of oral history and digital innovation through the *História Social de Angola* (HSA) platform? I didn’t want to sound naïve, and time was limited.

Curious, I looked up the panel composition. My stomach dropped. Most speakers already held professorships, and their résumés were nothing short of intimidating. I felt dizzy for a moment. But there was no way out now. The only path forward was to stay calm, focused, and move through the week with grace. What I didn’t know on that Monday 20 October, was that Boston would offer me far more than just a stage—it would become a landscape of collaboration, curiosity, and deep reflection on Angola’s past and its diaspora.

Caption: Elisa Valentina da Costa Policarpo presenting at the *A Luta Continua* symposium at Harvard University (picture: Nathalie Greffel, October 2025).

DIGITAL HISTORY: HOW TO INTERCONNECT MATERIAL AND IMMATERIAL MEMORY AND USE AI TO ACCELERATE AND PRESERVE?

Standing at the podium before a room of scholars, researchers, and students, I felt both the weight and thrill of the stories and field experiences I was about to share. I presented HSA’s mission: to reclaim and decolonise Angola’s history through oral memory, bridging the silences left by colonial archives and diasporic disconnections.



History, I explained, is never just written on paper. Material traces—photographs, films, monuments, personal artefacts—tell part of the story. But the living, breathing memory of Angola's elders—the pauses in their voices, the embodied experiences, the stories whispered in family homes—reveal the soul of our history. Even when written down, such memories come alive most vividly through audiovisual storytelling, which conveys emotion on an entirely different level. Some of these oral accounts can already be explored on the HSA platform today.

As Angolan society becomes increasingly young—with almost 50 percent of the population under 14 years old—HSA has developed a new ten-year digital strategy. The future platform will integrate archival material and oral histories with modern tools: AI-powered search and native language preservation, gamified learning, and Afrofuturist-inspired design. This vision allows young Angolans, both in the country and across the diaspora, to explore their history interactively, regardless of literacy or connectivity. It is not only preservation; it is reclaiming identity, reimagining futures, and reconnecting generations.

THE ROLE OF THE PROTESTANT CHURCH IN ANGOLA'S INDEPENDENCE MOVEMENT. A HISTORICAL REFLECTION BASED ON RESEARCH BY HSA

On the final day, Marinela Cerqueira joined the closing panel. Her presentation took us back to colonial Angola, offering profound food for thought and a moment of necessary reflection as we marked fifty years of independence. Her talk—*Missions, Missionaries, and Social Consciousness: Protestantism and the Formation of Angola's Leadership*—traced how Protestant missions became unexpected crucibles for leadership, civic consciousness, and resistance under Portuguese colonial rule.

Elisa da Costa, John K. Thornton, and Marinela Cerqueira at Boston University, College of Arts & Science, African American & Black Diaspora Studies (picture: volunteer of the Departement, October 2025).

Marinela's work, grounded in interviews across Luanda, Huambo, and beyond, as well as extensive archival research, revealed a world in which expelled missionaries carried reports of repression to the United Nations, triggering early campaigns for solidarity and justice. Mission schools were not only centres of learning but incubators of nationalist thought—spaces where education, faith, and international advocacy intertwined to shape Angola's future leaders.

A physical guestbook Marinela discovered in Lisbon, in a former student house, led to a deeper investigation into Methodist and Protestant networks in Angola—and their links to the World Council of Churches in Geneva and institutions in Canada and the U.S. It became evident that many members of the independence movement and the



subsequent transitional government were educated within these mission networks, receiving crucial support and scholarships to study abroad.

One of the most remarkable outcomes of Marinela's research was the demystification of the famous *Operação Angola*—the escape of over one hundred Angolan students from Portugal to Spain, led by Protestant students. This long-standing myth was clarified once the HSA team began studying the guestbook, where several Angolan leaders had signed their names. Subsequent interviews confirmed and expanded this once-legendary story.

EXPLORING BOSTON'S ACADEMIC TREASURES

The symposium was only one part of our Boston journey. Beyond attending the Harvard conference, we met with several key institutions and researchers at Boston University and MIT. Below is a brief overview of these enriching encounters:

- **Boston University:** Walking through the Center for Global Christianity and Mission and the BU Library felt like entering a hidden archive of Angola. Michelle Sign guided us through the treasures of African Christian history, while John K. Thornton shared valuable insights on the Kingdom of Kongo, highlighting opportunities to support HSA's fieldwork and future collaborations. Digitised newspapers, flyers, and rare documents are now part of the HSA archive, preserving voices that might otherwise have been lost in translation.
- **Harvard University:** Beyond my own presentation, I met scholars such as Cécile Fromont, whose expertise in early modern Angolan art promises rich avenues for oral history and cultural preservation. The conference brought together re-

searchers from across the globe—from liberation movements in Cabo Verde to urban development studies in Angola—sparking ideas for new HSA collaborations.

- **MIT:** At MIT, we glimpsed the future. Chris De Rosieres, Kathleen Kennedy, Ari Jacobovits, and Danielle Wood offered not only technical expertise but also a shared vision of collaboration, co-creation, and transnational exchange. Our discussions ranged from platform development and AI integration to seed funding and educational partnerships. MIT's network reminded me that Angola's past and its digital future are deeply intertwined with global systems of knowledge.

HSA team and several other speakers at the *A Luta Continua* symposium, Harvard University African Studies Center (picture: Thiago H. Mota, October 2025).



REFLECTIONS ON MEMORY, DIASPORA, AND THE FUTURE

Presenting HSA in Boston was more than sharing a project—it was a journey into the heart of memory and identity. Perhaps it was even part of a divine plan. Angola's liberation struggle, civil war, and diasporic experiences are not just historical facts; they are living memories that continue to shape generations both at home and abroad.

For many young Angolans in the diaspora, knowledge of their history remains fragmented, filtered through external narratives. Through HSA, we are building bridges between archives and oral memory, technology and tradition, youth and elders. By preserving first-hand accounts and creating interactive platforms, we aim to ensure that Angola's past remains vibrant, accessible, and meaningful for generations to come.

Leaving Boston, I carried not only new research contacts and digital archives but also the renewed energy of shared memory, transnational solidarity, and the transformative power of storytelling. The city, the conference, and the collaborations reminded me that preserving history is never passive—it is an act of creation, imagination, and hope.

Elisa Valentina da Costa Policarpo is a Master's student in African Studies at the University of Basel and Founder of *Afrokaana – Social Impact Agency Network*. She is also a member of the platform *História Social de Angola*. Contact: elisa@afrokaana.com.

Link: www.historiasocialdeangola.org



HSA team on a field trip in Huambo and Bailundo, visiting King Ekuikui VI at the Ombala, Bailundo. Pictured is King Ekuikui VI and his court (picture: Leo Leonel, January 2025).

ENCOUNTERS • RENCONTRES • BEGEGNUNGEN

ZWEI ETHNOLOGISCHE MUSEEN UNTER NEUER LEITUNG: EIN GESPRÄCH MIT ALICE HERTZOG UND FRIEDRICH VON BOSE

■ ANJA SOLDAT UND THOMAS LAELY

Gleich zwei grosse ethnologische Museen haben jüngst eine neue Leitung erhalten. Im August 2025 übernahm Hertzog die Leitung des Völkerkunde?museums der Universität Zürich und im November 2025 Friedrich von Bose jene des Museums der Kulturen Basel. Anja Soldat und Thomas Laely führten am 17. Juni 2025 ein Gespräch mit den beiden.

Thomas Laely (TL): Ethnologische Museen sind seit einiger Zeit im Umbruch. Wo und in welcher Form seht Ihr die Zukunft Eurer Einrichtungen in Zeiten, in denen «Dekolonisierung» schon zum buzzword geworden ist?

Alice Hertzog (AH): Eine Priorität für mich ist es, den Raum für verschiedene Zielgruppen und Kooperationen zu öffnen. Es ist ein grosses Privileg und eine wertvolle Ressource, ein öffentliches Museum im Zentrum der Stadt zu haben, das von einer Universität betrieben wird. Das Haus bietet viele Möglichkeiten, und das sollte nicht von den heikleren Themen, allen voran dem kolonialen Hintergrund der Sammlungen, überschattet werden.

Fred von Bose (FvB): Ich möchte das Haus ebenfalls stärker als einen Ort für die Stadtgesellschaft positionieren in Basel mit seinen transnationalen Verbindungen. Ich möchte das kollaborative Arbeiten stärken, auch über Institutionen hinweg. Es muss

Alice Hertzog und Fred von Bose anlässlich unseres Interviews am 17. Juni 2025 im Institut für Sozialanthropologie und empirische Kulturstudien (ISEK) der Universität Zürich (Bild: Anja Soldat, 2025).



ein Ziel sein, die Debatten der Dekolonisierung der Museen in der Museumspraxis aufzunehmen – zu schauen, wie wir mit dem, was wir machen, auf die Museen zurückwirken können.

AH: Die Frage ist, was die Sammlungen für unsere Besucher:innen und für die betroffenen Gemeinschaften im In- und Ausland bedeuten und in Zukunft bedeuten können. Welche Art von Brücken können wir bauen? Das werden Ausstellungen und Kollaborationen sein, oder auch Veranstaltungen. Und auch Brücken, die wir uns jetzt vielleicht noch gar nicht vorstellen können.

Anja Soldat (AS): Kooperationen mit Herkunftsgesellschaften und Institutionen in den Herkunftsländern gehören heute zur Provenienzforschung der Museen. Wie können wir sicherstellen, dass solche Forschungsprojekte das Machtungleichgewicht und das koloniale Gedankengut nicht verfestigen und reproduzieren?

AH: Es gibt verschiedene Arten, wie man Provenienzforschung verstehen kann. Ganz positivistisch ist Provenienzforschung vielleicht bloss das Füllen der Lücken in der Geschichte der Besitzverhältnisse: Man füllt die Lücken auf den Inventarkarten, und das Museum hat danach etwas mehr Wissen über seine Objekte. Aber es gibt auch andere Arten von Provenienzforschung: als ein Weg, um neue Fragen aufzuwerfen. Zum Beispiel die Frage, wer einen Anspruch, ein Interesse an einem Objekt hat. Es geht dann nicht mehr nur um vergangene Besitzverhältnisse, sondern auch um zukünftige Eigentümerschaft.

Man sollte auch im Kopf behalten, dass die Geschichte der Besitzverhältnisse der Objekte für andere Gemeinschaften nicht zwingend von Interesse ist. Die Frage muss doch immer auch sein: Wer formuliert und entscheidet, was die eigentliche Problemstellung ist? Forschungsfragen und Problemstellungen werden noch viel zu sehr von den Interessen der Museen geleitet. Das habe ich in Nigeria im Verlauf des Projektes

zu den so genannten Benin-Bronzen früh gemerkt. Als ich dem Oba von Benin sagte, dass wir Provenienzforschung machen, hat er geantwortet: «Wieso braucht ihr Provenienzforschung? Wir wissen, woher die Objekte kommen». Und dennoch: Provenienzforschung kann eine Strategie sein und ein Werkzeug, um Fragen nach den Besitzverhältnissen überhaupt erst aufzutun. Deshalb bleibt sie wichtig.

FvB: Deine Frage, wer das Problem formuliert, gefällt mir sehr. Ich denke dabei an Stuart Halls Begriff des Problemraums (*problem space*): Vor welchem Hintergrund arbeiten wir an diesen Fragen, wer ist involviert, und was sind die grösseren Debatten in der Gesellschaft, die hier mitschwingen? Meine Erfahrung mit bisherigen Provenienzforschungsprojekten hat mir gezeigt, dass es sich lohnt – wenn wir es mit dem kollaborativen Ansatz ernst meinen – schon bei dem Entwickeln der Forschungsfragen zusammenzuarbeiten. Hier bereits mit den Partner:innen aus den beteiligten anderen Ländern zusammenzuarbeiten bedeutet, dass wir andere Forschungsfragen bekommen – und sich die Stossrichtung damit auch im Verlauf des Prozesses ändern kann. Das ist nicht immer einfach, mit den Förderlogiken in Einklang zu bringen. Denn eine derartige Forschungs Offenheit entspricht oft nicht den Richtlinien der Förderinstitutionen. Es gibt auf allen Seiten noch sehr viel zu lernen.

Bei den Ergebnissen, dem *Output* solcher Projekte stellt sich die Frage, wer vom generierten Wissen profitiert. Sind es nun Informationen für die Museen (eben das «Lücken füllen») oder sind es auch andere Informationen: Wem soll der Bericht dienen? Zum Beispiel den Institutionen in afrikanischen Ländern, den Mitgliedern einer Gemeinschaft, den Dorfältesten, oder allen zusammen? Das fängt schon damit an, in welchen Sprachen ein Bericht verfasst wird. Bei einem Provenienzforschungsprojekt zu den Togo-Sammlungen an den Staatlichen Ethnographischen Sammlungen Sachsen haben wir am Ende zwei Berichte verfasst. Einen für das Deutsche Zentrum Kulturgutverluste mit seinen klaren Kriterien, und einen etwas gekürzten und ins Englische und Französische übersetzten, um auch andere Leser:innenschaften zu erreichen.

TL: Meine Erfahrung hat ebenfalls gezeigt, dass sich Kooperationspartner:innen aus afrikanischen Institutionen fragen, wieso wir Europäer:innen plötzlich so interessiert sind an diesen Fragen der Restitution und der Provenienz. Für sie sind diese nicht unbedingt das Zentrale – somit müssten wir uns auch keine Sorgen machen, dass sie unsere Museen leeren wollten. Die Frage an mich war viel öfters: Was wollt ihr denn mit diesen Sammlungen überhaupt?

Die Benin-Bronzen aus Nigeria sind derzeit in der Debatte sehr prominent. Diese Konzentration kann für das breite Publikum irreführend sein, indem sie vieles ausblendet – als ob es nur um diese Benin-Objekte ginge. Damit möchte ich zur nächsten Frage überleiten: Wie und wo seht ihr die Zukunft der Afrikasammlungen an Euren Museen? Und die der ethnologischen Sammlungen ganz allgemein?

AH: Ich stimme Dir zu, dass die Provenienzforschung nicht unbedingt das Hauptinteresse unserer afrikanischen Partner:innen ist. Ich würde trotzdem sagen, dass Restitution nach wie vor ein Thema ist, das den Menschen am Herzen liegt. Restitution als ein Punkt in den Unabhängigkeits- und den Dekolonialisierungsbewegungen, die erst in sehr begrenztem Umfang stattgefunden haben. Die Diskussion wird vielleicht anders geführt als hier in den Medien, aber ich bin überzeugt, dass es für viele Menschen ein tiefes Bedürfnis ist, ihre Besitztümer zurückzubekommen.

FvB: Die Benin-Bronzen haben «die Schwierigkeit», dass ihr Raub sehr klar nachweisbar ist. Das ist eine meiner Sorgen, dass diese Wasserdichtheit des Nachweises für Rückgaben zum Standard gesetzt wird. Die Bereitschaft, sich mit dem historischen Unrecht auseinanderzusetzen, gibt es im deutschsprachigen Raum ja noch nicht so lange. In der Perspektive der *longue durée* sind es erst wenige Jahre, seitdem Museen öffentlich anerkennen, dass es dieses Unrecht nicht nur gegeben hat, sondern dass es eine Bedingung für die massenweise Anhäufung von Sammlungen war, dass also der strukturelle Machtkontext zu diesem enormen Sammlungszuwachs geführt hat. Das

ist die Basis, um gemeinsam über Wege nachzudenken, die durchaus auch andere Formen annehmen können als Restitution. Das ist jetzt laut gedacht, aber vielleicht müssen wir differenzieren zwischen Restitution als tatsächlicher Praxis des Zurückgebens, und Restitution als ein Thema, über das wir offen sprechen müssen, und das sozusagen auch breitere Wege eröffnet. Denn wir haben wahrscheinlich alle auch die Erfahrung gemacht, dass Gesprächspartner:innen sagen: «Ja, behaltet das bitte hier. Ihr habt diese Objekte seit über 100 Jahren und wir möchten vielleicht ein paar davon, aber nicht alles zurück.»

AH: Dennoch möchte ich sagen, dass die Benin-Bronzen unglaublich wichtig sind, gerade weil sie so prominent sind und weil der Raub so eindeutig ist. Die Diskussion über die Bronzen hat eine Klarheit hinsichtlich der Rückgabe von kolonialen Kulturgütern ermöglicht, die es zuvor nicht gab. Und das ist wichtig, um den Weg für ein differenzierteres Verständnis von Restitution zu ebnen. Diese könnte vielleicht auch Objekte einbeziehen, die nicht geplündert wurden, sondern aus anderen Gründen zurückgegeben werden. Ich denke, dass die Debatte über die Benin-Bronzen entscheidend dazu beigetragen hat, dass dies geschehen kann. Auch für die Vermittlung für das Schweizer Publikum ist der Fall der Benin-Bronzen sehr wichtig, um zu verstehen, was koloniale Plünderung eigentlich ist.

FvB: Ja genau, die Benin-Bronzen sind ein guter Einstieg, um auf politischer Seite wie auch in der Gesellschaft die Sensibilität zu schärfen und ein *commitment* zu bilden für Rückgabe und Formen des Umgangs mit der Geschichte. Es braucht jedoch noch weitere Schärfung des öffentlichen Bewusstseins. Die Benin-Bronzen sind verhältnismässig wenige Stücke und sie werden schon sehr lange prominent diskutiert, gezeigt und geschätzt. Wohingegen die meisten anderen Sammlungen viel weniger prominent behandelt werden und bis heute teilweise ungeöffnet in Kisten liegen. Wenn in Forschungsprojekten so eine Kiste geöffnet wird, und ein Objekt zum Vorschein



Im Rahmen der Reihe *Provenienzforschung Vor aller Augen: Benin, Nigeria* am Museum der Kulturen Basel war das Publikum eingeladen, mit dem Museumspersonal in den Dialog zu treten. Unter den ausgewählten Objekten waren auch Benin-Bronzen (Bild: MKB, 2025).

und das wird sich innerhalb der Schweiz fortsetzen. Auch die Zusammenarbeit mit Diasporagemeinschaften in der Schweiz wird zentral sein.

FvB: Bisher haben wir über die Stärkung der Forschung gesprochen, aber ein kollaborativer Ansatz kann ja auch die Ausstellungspraxis mit einschliessen. Unabhängig davon, was es nun genau ist: Kollaboratives Arbeiten – anders als blosser Kooperation – beginnt für mich in der Anlage eines Projekts. Ein Projekt gemeinschaftlich beginnen, heisst immer auch die eigenen Voraussetzungen hinterfragen zu lassen. Das ist ein anstrengender Prozess, manchmal ein frustrierender Prozess, aber meistens ist es ein grosser Gewinn. Es kommt dabei etwas anderes heraus, als was man vorher dachte. Ich denke, da haben wir als Institutionen grossen Lernbedarf, weil viele administrative Abläufe nicht darauf ausgerichtet sind.

Kollaboratives Arbeiten beginnt bei der physischen Bewegungsfreiheit der Leute, mit denen wir zusammenarbeiten wollen. Meine Erfahrung aus Deutschland ist, dass wir hier immer wieder an Grenzen stossen, denn die Projektpartner:innen erhalten oft keine Visa. Wir haben eine europäische, aber auch globale Tendenz in Richtung rechts-extreme Regierungen, die Mobilitätseinschränkungen weiter forcieren werden. Und die Frage wird sein, was können wir hier machen? Ich habe Ausstellungseröffnungen erlebt, bei denen die Kooperationspartner:innen nicht präsent sein konnten, weil sie keine Visa bekommen hatten. Ich glaube, dafür müssen wir in der Kulturpolitik sensibilisieren. Es gehört zu unserer Arbeit, uns mit diesen Strukturen auseinanderzusetzen.

TL und AS: Das ist ein wichtiger Punkt gerade auch für die Schweizerische Gesellschaft für Afrikastudien. Wir erleben es an jeder wissenschaftlichen Konferenz, dass

kommt, das hier nie jemanden interessiert hat, am Herkunftsort aber alle um seine historische Existenz wissen, obwohl sie es physisch nie gesehen haben: Da wird einem die Schieflage bewusst.

AS: Absurd, oder? Damit zur nächsten Frage: Wie seht Ihr in Zukunft die Zusammenarbeit mit afrikanischen Partner:innen bzw. mit Partner:innen aus anderen Ländern?

AH: Ich denke, ein zentraler Pfeiler unserer Arbeit wird es sein, solches Zusammenarbeiten mit ausländischen Partner:innen, mit betroffenen Gemeinschaften, oder Urhebergemeinschaften zum Gedeihen zu bringen, auch Kooperationen innerhalb der Schweiz. Unsere Museen [das VMZ und das MKB] arbeiten seit jeher eng zusammen,

Wissenschaftler:innen aus Afrika nicht kommen können, weil sie kein Visum erhalten haben.

FvB: Vor diesem Hintergrund müssen wir auch selbstkritisch sein. In der Geschichte der Abwehrhaltung von Museen gegenüber Rückgaben ist das Argument immer: «Die Leute können ja hierherkommen, hier sind die Sachen sicher, und hier können sie forschen.» Nein, können sie eben oft nicht. Das muss man benennen.

AH: Ich glaube, das ist der Hauptgrund, weshalb das Konzept des *Universal museums* in der Praxis nicht funktioniert. Unsere Museen sind nicht universell und stehen nicht der ganzen Menschheit offen. Die Frage ist: Wer kann tatsächlich kommen?

FvB: Eher anekdotisch möchte ich noch etwas hinzufügen: Ich habe die Erfahrung gemacht, dass es für Projekte mit afrikanischen Partner:innen unbürokratische Formen der Finanzierung braucht, die es Leuten ermöglichen, Dinge zu kaufen, zum Beispiel Forschungsequipment wie Kameras, Aufnahmegeräte und anderes, das sie für das Projekt benötigen. Das ist in meiner Erfahrung derzeit beinahe unmöglich. Man kann Forschungspartner:innen kein Bargeld per Direktüberweisung senden, bevor sie nach Europa kommen und mit einem Werkvertrag zum ersten Mal nach einem Monat oder gar länger bezahlt werden. Dies ist zumindest meine Erfahrung aus Deutschland. So müssen Forscher:innen dann auf Pump leben, bis das Geld ausbezahlt wird. Wie bekommt man solche Sachen finanziert, ohne dass man privat Gelder vorschiesst?

TL und AS: Das ist ein grosses Problem, das wir aus eigenen Forschungsprojekten kennen und wo es dringenden Handlungsbedarf gibt.

TL: Als Überleitung zur nächsten Frage: Ihr seid im Moment [im Juni 2025] beide am Institut für Sozialanthropologie und empirische Kulturwissenschaft der Universität Zü-

rich (ISEK) angestellt. Wo seht Ihr die Bedeutung der akademischen Ethnologie für die Arbeit der Museen?

FvB: Es gibt ja einerseits eine historisch enge Verbindung zwischen universitärer Forschung und Museen, beziehungsweise waren Museen die Gründungsorte der Ethnologie. Andererseits haben wir über viele Jahrzehnte eine Trennung zwischen Museen und wissenschaftlicher Forschung gesehen.

AH: Es gab eine richtiggehende Scham gegenüber den Museen, nicht wahr? Während die Wissenschaft sich zu dekolonisieren versuchte, distanzierte sie sich auch von den staubigen Sammlungen.

FvB: Und die Museen mit ihren knappen Ressourcen haben sich dann oftmals selbst aus den Debatten verabschiedet. Wir haben im universitären Kontext teilweise schon viel länger Debatten über materielle Kultur und postkoloniale Verflechtungsgeschichten, als diese in den Museen Teil der alltäglichen Forschungs-, aber auch Ausstellungsarbeit sind. Mittlerweile arbeiten Universitäten und Museen wieder vermehrt zusammen, und dies wollen wir wohl auch beide intensivieren. [...] Ich bin ja etwas neidisch auf Alice [lacht], weil die Student:innen eine feste Richtschnur für die Arbeit am VMZ als Universitätsmuseum sind. Die Zusammenarbeit mit Studierenden möchte ich auf jeden Fall auch in Basel weiterführen und intensivieren.

AH: Es ist eine grossartige Gelegenheit, das Museum nicht nur als Ort der Forschung, sondern auch des Lernens zu haben. Die Lehrveranstaltungen bieten Raum, um sich mit neuen Fragen auseinanderzusetzen, sie erlauben provokativ und experimentell zu sein. Ich wünsche mir, dass sich das auch in unseren Ausstellungspraktiken widerspiegelt, dass wir das Museum auch als Ausbildungsort betrachten und Ausstellungsräume für Student:innen bereitstellen.

Ein Fragezeichen im Namen des Völkerkunde?museums der Universität Zürich lädt zur Reflexion ein (Bild: Marc Latzel, VKMZ, 2024).

Wir wollen in diesen Räumen gute Museumsfachleute ausbilden; sie können viel lernen über materielle Kultur und über kollaborative Prozesse, die entscheidend sind für die Art und Weise, wie wir heute in einer globalisierten Welt, an dieser Schnittstelle zwischen Wissenschaft und Zivilgesellschaft zusammenarbeiten. Dazu bieten uns die Museen derzeit auch einen Raum der akademischen Freiheit, in dem unkonventionelle Ideen entwickelt und präsentiert werden können. Ich denke, das sind grosse Vorteile. Dennoch sind Museen auch sehr problematische Räume. Aber ich denke, mit beiden Seiten können wir zurechtkommen.

TL: Um zeitliche Entwicklungen und Verschiebungen zu verstehen, ist es bedeutsam, auf die verwendete Terminologie zu achten. Viele ethnologische Museen in Europa haben ihre Namen in den letzten zehn Jahren geändert. Wie steht Ihr gegenüber den gegenwärtigen Bezeichnungen Eurer Museen: «Museum der Kulturen» in Basel, und Völkerkunde?museum in Zürich (wobei das Fragezeichen vielleicht auch hinter «Völker» statt «-kunde» gehörte)?

FvB: Hierbei ist von Interesse, dass das Museum der Kulturen sich schon 1996 umbenannt hat. Das ist im Vergleich sehr früh in der europäischen Museumslandschaft. Es gibt von Wayne Modest und Robin Lelijveld eine Museumspublikation *Words Matter* und ich würde in dem Sinne sagen, dass Begriffe bedeutsam und prägend sind, wie wir über Dinge denken. Sie zeigen uns gleichzeitig, dass Sprache sich wandelt und dass wir – egal, welche Begriffe wir neu einführen, weil wir denken, dass sie besser sind – nicht davon ausgehen können, dass sie dann sozusagen ultimativ die Richtigen sind. Oftmals wissen wir jetzt schon, dass sie nicht die Richtigen sind, aber wir verwenden sie aus Mangel an besseren Alternativen. Insofern können wir «Objekte» in Anführungszeichen schreiben, um auch im Orthographischen zu zeigen, dass wir selbst in



diese Prozesse der Bedeutungsgebung verstrickt sind, die historisch betrachtet mit kolonialen Wissensordnungen verbunden sind.

Mit diesen Fragen sind alle Museen beschäftigt und manche auf eine sehr gewinnbringende Art. Wie können wir einerseits die Anforderungen an eine Sammlungssystematik anerkennen? Also anerkennen, dass wir Ordnungen, eine Systematik brauchen, um Objekte zu finden und zu inventarisieren. Und andererseits die Offenheit haben, die historische Tiefe zu reflektieren, und diesen ständigen Wandel an Begriffen, an Bezeichnungen, an Benennungen und ihre Problematiken mitdenken?

TL: Ich denke, gerade wenn man kollaborativ arbeiten will, braucht es diese Sensibilität für Benennungen. Inventare und das Labeling sind Herzstücke der Sammlungsarbeit. Da lässt sich viel gemeinsam entwickeln, wenn man dafür offen ist. Deswegen auch «Völkerkunde mit Fragezeichen» am VMZ, richtig?

AH: Genau. Der Name des Museums ist derzeit noch mit einem Fragezeichen versehen und wir werden versuchen, das Museum umzubenennen. Das hat Priorität. Dieser Prozess ist bereits unter Mareile Flitsch angelaufen. Im Moment denken wir aber nicht so sehr darüber nach, wie wir heissen wollen, sondern eher über den Prozess, die Frage, wie wir zu einem neuen Namen kommen, wer an diesem Prozess zu beteiligen ist, welche Gespräche inner- und ausserhalb der Universität und mit unserer Nachbarschaft geführt werden müssen. Wir werden im Sommer 2026 eine Ausstellung zum Thema Namensgebung eröffnen, und da wir ein Universitätsmuseum sind, werden wir dazu ein Seminar zur Anthropologie der Namensgebung anbieten, um mit den Studierenden zu erarbeiten, was es bedeutet, einen Namen zu ändern. Dazu arbeiten wir auch mit der Dramaturgieabteilung der Hochschule der Künste (ZHdK) zusammen. Es ist also nicht so, dass ich mit einem Namen im Kopf zur Türe hereinkomme, sondern mit der Hoffnung, dass wir einen angemessenen Prozess entwickeln, in dem alle ein Gefühl der Zugehörigkeit zum Museum entwickeln können.

FvB: Während meiner Zeit in Sachsen gab es Überlegungen, die Museen in einem partizipativen Prozess mit der Stadtgesellschaft und weiteren Partnern umzubenennen. Allein die Ankündigung führte dazu, dass die AfD einen Eilantrag ans Ministerium gestellt hat, dies zu verbieten. Dies zeigt die Bedeutung von (Um-)Benennungsprozessen. In kleinerem Rahmen haben wir im Projekt *REINVENTING GRASSI.SKD* bei den Objekt-Labels, wo klassischerweise «Hersteller:in unbekannt» steht, ein Wort eingefügt: «Hersteller:in uns nicht bekannt». Mit dem einen Wort lässt sich zeigen, dass das Defizit bei uns liegt und dass das eine bestimmte (Nicht-)Wissensgeschichte hat, warum wir die Leute und ihre Objekte nicht kennen. Inspiriert wurden wir von meiner Kollegin Erica Lehrer, die mir von der Praxis an der Art Gallery in Ontario berichtete, auf deren Labels bei Künstler:innen, deren Namen dem Museum nicht bekannt sind, «artist once known» stand. Das ist auch sehr schön.

TL: Dazu gleich eine weitere Frage zu den Begrifflichkeiten: Heute spricht man statt von «Objekten», «Ethnografica» oder «Artefakten» gerne von cultural belongings. Könnt Ihr erhellen, was damit gemeint ist und wie sich diese Verschiebungen erklären?

AH: Für das Sammlungsgut mag ich den Begriff *cultural belongings* aus verschiedenen Gründen sehr. Zum einen bezeichne ich die Dinge, die ich zu Hause habe, auch als *belongings*. *Belongings* existieren also sowohl in Museumsräumen als auch in alltäglichen Wohnräumen. Das Wort deutet Besitz an, was im Begriff «Objekt» nicht vorhanden ist. *Belongings* gehören jemandem – nicht wahr? Und so bringt es bereits diese Idee ins Spiel, dass man weiss, wer mit dem Ding verbunden ist und wem es gehört. Ausserdem ist ein Gespür damit verbunden. Manchmal hat man ein gutes Gespür dafür, dass etwas nicht an einen bestimmten Ort gehört, richtig? Man betritt einen Raum, da steht ein Möbelstück, das irgendwie nicht passt, und man denkt, *it doesn't quite belong here*. Das ist ein Gefühl, dass ich manchmal habe, wenn ich mit gewissen Objekten konfrontiert bin. Es gibt einen Affekt, der einem sagt: «Das gehört nicht wirklich hierher».

FvB: Ich finde den Text von Barbara Kirshenblatt-Gimblett aus den 1990er Jahren immer noch aktuell, wo sie über den *Genre-Error* zwischen Dingen, Objekten, *belongings* schreibt. Die Dinge wurden herausgehoben aus einem grösseren Ganzen und werden in den Museen zu *objects of ethnography*. Sie liegen dort, werden verwahrt oder ausgestellt, mit ihnen wird gearbeitet. Und wir denken viel zu wenig darüber nach, dass diese Dinge erst in dem Moment zu Ethnografica gemacht wurden, in dem sie in ein Museumssystem eingeordnet wurden. Und hier ist diese *awkwardness*, dieses Unbehagen, das du, Alice, damit ausdrückst, wenn du sagst: *Something doesn't quite belong here*. Auch Erica Lehrer spricht in ihrem Forschungskontext von *awkward objects*. Und wenn Dinge zurückgeführt werden, werden sie als ganz andere Objekte restituiert, als welche sie gekommen sind. Die Bedeutungslagen akkumulieren sich



Zwei Institutionen mit alter Tradition in einem sich rasch wandelnden Umfeld. Links das im Park zur Katz gelegene Völkerkunde-Museum der Universität Zürich (Bild: VKMZ, 2010), rechts das inmitten der Altstadt gelegene Museum der Kulturen Basel (Bild: MKB, 2011).

sozusagen. Das führt zur wichtigen Forschungsfrage in zukünftigen Kollaborationen: Was passiert mit einmal zurückgegebenen Objekten? Wie geht ihr Leben weiter? Das muss uns als Museen interessieren.

AH: Ja, genau. Denn Restitution ist nicht der Abschluss, sondern der Beginn eines neuen Kapitels.



AS: Schön gesagt. Und damit zur letzten Frage, die vielleicht etwas akademisch ist: Eine anti-koloniale Forschung muss laut Linda Tuhiwai Smith entmystifizieren (Decolonizing Methodologies. Research and Indigenous People 1999). Gleichzeitig hat die Wissenschaft in den letzten Jahren eine ontologische Wende mitgemacht, und nimmt ein indigenes Welterleben mit Vorstellungen von beseelten Dingen ernst. Wie wollt Ihr in kommenden Ausstellungen mit solchen Herausforderungen umgehen? Kann man gleichzeitig «demystifizieren» und die spirituell-animistische Seite eines heutigen Museumsobjekts betonen? In meiner Praxis als Kuratorin ist mir immer wieder aufgefallen, wie schwierig dieser Spagat ist.

AH: Ich möchte darauf anekdotisch antworten. Während der Vorbereitungen zur Benin-Ausstellung im VMZ arbeiteten wir viel im Depot. Dort gab es Momente, in denen eine Art *agency* eines Objektes zum Vorschein kam: Während der Ausstellungs-vorbereitung und der Arbeit mit den Objekten gab es seitens der Partner:innen aus Benin City viel Gesang, Gebete und Spiritualität. Und das, obwohl das Depot ein kalter, nackter Betonbunker ist, kein spiritueller Raum, wie man ihn sich vorstellt. Sobald allerdings die Objekte in den Vitrinen standen und die Ausstellung eröffnet war, war kein Kontakt mehr zu ihnen möglich. Ich realisierte dabei, dass ein Teil der Arbeit aufhört, sobald die Objekte in der Ausstellung sind. Man muss also das Beste aus der Zeit vor der Ausstellung machen, in der eine andere Zugänglichkeit zum Objekt besteht. Ein solcher Moment der Spiritualität ergab sich ebenso, als wir neulich in Zusammenhang mit menschlichen Überresten den Besuch einer Delegation aus Kamerun hatten. Dabei kam es unerwarteterweise zu einem Moment der Segnung der menschlichen Überreste durch die Delegierten, und wieder befanden wir uns in einem kalten Depot an einer Eingangsrampe mit Garagentor und SBB-Kisten um uns herum, also nicht gerade ein Ort der Spiritualität, und doch entstand dieser Moment. In beiden Fällen gab es eine Art Wiederverbindung (*re-connection*). Es ist diese Wiederverbindung, die die Beziehung zu diesen Objekten verändert.

FvB: Ich kann auch etwas Anekdotisches erzählen aus meiner Praxis in Leipzig und Dresden. Während *REINVENTING GRASSI.SKD* hatten wir einen Raum eingerichtet, den wir «Raum der Erinnerung» nannten. Er war eigentlich dem Thema *ancestral remains* und Repatriierung gewidmet und für entsprechende Zeremonien gedacht. Dieser Raum wurde in solchen Momenten für das Museumspublikum geschlossen, sodass Angehörige der Ahnen ihn für Zeremonien nutzen konnten, um die *ancestral remains* wieder aufzunehmen. Der erste Besuch nach der Eröffnung war eine Delegation aus Tansania, die ihre *ancestors* sehen wollte. Damals ging es noch gar nicht um Rückgabe, es war vielmehr ein möglicher erster Schritt. In einem separaten Teil des

«Raums der Erinnerung» zu dem auch ich keinen Schlüssel hatte, in den die *human remains* gebracht und Blumen und Kerzen gestellt wurden, konnte die Delegation unter sich sein. Das war für uns auch ein Ausprobieren, ob das in die richtige Richtung geht. Ein Angehöriger der Delegation, der seit Jahrzehnten in Deutschland auf der Suche nach seinem Vorfahren ist, kommentierte anschliessend, dass er das erste Mal das Gefühl hatte, ein Museum gebe sich Mühe, eine gute Lösung zu finden.

Ich glaube, es muss ein Suchprozess sein, um diesen verschiedenen Ebenen, die du in deiner Frage ansprichst, gerecht zu werden – wohl wissend, dass es *die* richtige Handhabe nicht gibt, weil es eine so belastete Geschichte mit so viel Trauma ist. Kann ein Museum der Raum sein, um dem gerecht zu werden? Was braucht es für andere Räume? Oder können wir vielleicht teilweise die Museumsräume anders denken?

AH: Ich war von diesem Raum im Grassi Museum sehr beeindruckt, ja bestürzt. Es fühlte sich an wie irgendwo zwischen Geburtshaus und Bestattungsinstitut. In diesem Raum war Platz für Freude und Schmerz, für Tränen und Verlust, es war kein Ausstellungsraum. Und ich dachte mir: Hey, wäre es nicht toll, wenn wir einen solchen Raum in der Schweiz hätten, da dies ebenfalls zur Museumsarbeit gehört? Eine solche Einrichtung wie im Grassi Museum erlaubt ein aufmerksames, sorgfältiges Zuhören, wie es Museumsarbeit erfordert.

AS: Das war ein schönes Schlusswort. Vielen Dank Euch beiden.

Anja Soldat ist Doktorandin an der Universität Zürich und im Vorstand der Schweizerischen Gesellschaft für Afrikastudien. Kontakt: anja.soldat@gmail.com.

Thomas Laely ist assoziierter Wissenschaftler am Institut für Sozialanthropologie und empirische Kulturstudien, ISEK der Universität Zürich. Kontakt: thomas.laely@uzh.ch.

RESEARCH • RECHERCHE • FORSCHUNG

TROPICAL FOREST PATCHES IN WEST AFRICA: A STORY OF PERSISTING REMNANTS DESPITE CHALLENGES

■ SAMUEL HEPNER AND CHINWE IFEJKA SPERANZA

Tropical forests around the world are disappearing at an alarming rate, often cleared for agriculture. Yet, in countries like Togo, Benin, Nigeria, and Cameroon, thousands of small forest patches still dot the agricultural landscape, many without formal protection. The SUSTAINFORESTS project at the University of Bern is working to better understand these unique forests and the communities that sustain and depend on them. We commenced the project by creating an inventory of forest patches across West Africa that are less than or equal to 10 km² from satellite remote sensing products for the period 1975–2020. The results showed that most of the forests are remnants of previously larger forests with very few forests developing from arable land during the 45 years analyzed. In 2022 and 2023, our team visited nine of these forest patches. We spoke with local community members, held focus group discussions, and studied the forests using tools like drones, laser scanners, and drawing on the expertise of botanists.

Our daily routine involved riding a motorcycle—usually with three people, sometimes even four—along hidden, winding, and often obstacle-laden paths through cocoa plantations toward the forests. From there, we hiked for about 30 minutes to an hour to reach our research site, where we conducted a forest inventory. In Owai, Nigeria, reaching the forest also meant crossing a small river. Usually, we got off the bike to make it easier for the driver to navigate the muddy ground. However, some drivers managed to cross with passengers. Once, we wanted to stay on the motorcycle to

avoid getting wet feet. This time, though, we promptly fell into the river and our research instruments floated away. The driver was embarrassed, while the rest of the group found it highly amusing. No one was hurt.

Another research site is the forest of Kouli in Togo. It is deeply sacred. Women are not allowed to enter at all and only a few men with the necessary permissions and ceremonies may access certain parts. Therefore, it was a great honor when our team—led by a woman—was granted permission to enter sections of the sacred forest. The large kapok tree (*ceiba pentandra*) holds deep religious, spiritual, and animistic beliefs. Some African societies tell of a creature living inside the tree, watching over the village from its great height. However, once such a giant falls, its face is always turned toward the ground—forever hidden from human eyes.



Members of the project and local guides on the way back from the forest inventory, crossing a river by motorcycle in Owai, Nigeria (picture: Samuel Hepner, 2023).



Now, two years after we started collecting data, the first findings are coming to light. While every forest and community is unique, some common patterns have emerged:

- Uses: The forests are primarily used for gathering fuelwood and non-timber products like fruits, herbs, and medicinal plants.
- Threats: Logging, fuelwood collection, fires, hunting, and agricultural expansion are the biggest threats to these forests.
- Perceptions: In communities where logging and hunting are common, these activities are often not seen as harmful to the forest.
- Urban influence: Forests near wealthier cities tend to face more degradation, likely due to higher demands for forest products.
- Edge effects: Forests show signs of stress at their edges, with fewer large trees, simpler forest structure, and reduced biodiversity.
- Management: Some forests are overused and ecologically damaged, while others are sustainably managed and remain healthy.
- Cultural protection: The respect of the sacredness of forests and the associated cultural and spiritual values help preserve some forests.

As we wrap up the data analysis, we are preparing to return to these communities. Our goal is to share our findings through workshops and discussions, to collaborate with the people who shared their knowledge and forests with us. Through this collaboration and an ongoing dialogue with local communities, we hope to tackle complex challenges like tropical deforestation and find sustainable solutions for both people and nature.

Ecology team in front of a large Kapok tree (*ceiba pentandra*) in the sacred forest of Kouï, Togo (picture: Guide from Kouï, name unknown 2022).

Link: If you know solutions to tropical deforestation or want to learn more about the project, please consult our website and feel free to reach out: sustainforests.giub@unibe.ch, www.sustainforests.giub.unibe.ch.

Samuel Hepner holds a Master's degree in Biogeoscience from the University of Lausanne and is currently pursuing a PhD in the Land Systems and Sustainable Land Management Unit, Institute of Geography, University of Bern. His research in the SUSTAINFORESTS project, focuses on the ecology of tropical forest patches in West Africa. He employs terrestrial laser scanning, botanical inventories, satellite data, geographic information systems, and statistics to study forest structure, quantify aboveground

biomass and carbon, and to assess the impact of management on biodiversity and forest integrity. Contact: samuel.hepner@unibe.ch.

Chinwe Ifejika Speranza is a professor at the Institute of Geography, University of Bern. She heads the Land Systems and Sustainable Land Management Research Unit. Her research in Africa, Europe, and South America focuses on understanding land management practices and how to improve their positive and reduce their negative effects on natural ecosystems and agricultural lands. She applies an integrative research approach that draws from physical and human geography methods and engages in science-policy dialogue. Contact: chinwe.ifejika.speranza@unibe.ch.

SUPPORT THE AFRICAN CHRONOMETRIC DATING FUND (ACDF)

■ JACQUES AYMERIC-NSANGOU

Doing archaeology in Africa is a permanent challenge. Among the problems encountered, young researchers based in Africa lack the means and access to dating techniques such as carbon-14. To overcome this difficulty, an African Chronometric Dating Fund was created in 2022. At present, this fund lacks sustainable funding. Please support the Fund via its crowdfunding campaign.

Africa is the cradle of humankind, where our species first evolved and developed the cultural innovations that continue to define us. African history is the foundation of human history, yet the rich past of diverse peoples across the continent remains critically underexplored. Archaeology—the study of the material remains left by ancient peoples—is one of our most powerful tools for revealing the stories of Africa’s deep past. Africanist archaeologists working across the continent are uncovering evidence for the unique origins of farming, the rise and fall of dozens of complex civilizations and empires, Africa’s key role in early global trade, and the roots of the African diaspora.

Increasingly, this vital work is being led by African scholars who are combining archaeological science, oral history, and community engagement to challenge widespread perceptions that Africa is a “continent without history”. Reconstructing ancient history is like investigating a mystery—to solve it, archaeologists need to know the order of events. Whether it’s telling how old an artifact is or when a village was inhabited, archaeologists rely on a scientific method, one of which is called “radiocarbon dating”. It is a method for determining the age of organic materials by measuring the amount of carbon-14 left in a sample. Each date can anchor a site in time, challenge old assumptions, and help build richer, more accurate stories about Africa’s diverse and dynamic pasts.

Africa's Past Deserves to Be Dated

Support African Archaeologists
in Uncovering Humanity's Story



Scan to donate to Jacques's fundraiser
"Support the African Chronometric Dating Fund (ACDF)"

Africa is the cradle of humankind, yet its rich past remains underexplored. Archaeologists across the continent are uncovering the origins of farming, the rise of ancient empires, and Africa's role in early global trade. But radiocarbon dating - the key to unlocking these stories - is costly. Just €256 can date an artefact and anchor a discovery in time.

Donate to the African Chronometric Dating Fund
Empower African researchers to build the timelines of our shared pasts
<https://gofund.me/45cd2690c>

An initiative of the Society of Africanist Archaeologists, the PanAfrican Archaeological Association, and the British Institute in Eastern Africa.

Unfortunately, radiocarbon dating requires highly specialized laboratories with complex instrumentation, and so obtaining radiocarbon dates can be very expensive. A single date can cost over CHF 450, making it difficult for archaeologists based in Africa (especially students) to develop the kind of precise chronologies that are being developed everywhere else in the world. Supporting radiocarbon dating for African-led projects will empower researchers to build robust timelines, refine regional chronologies, and contribute directly to global debates about the human past. We ask for your donations to support new generations of African scholars in dating their archaeological discoveries and demonstrating, in measurable terms, how Africa has been at the heart of human history.

The African Chronometric Dating Fund is an initiative of the Society of Africanist Archaeologists, the PanAfrican Archaeological Association, and the British Institute in Eastern Africa, which is working to address these problems and expand our knowledge of the African past. Since 2023, the Fund has supported dozens of African researchers across all career stages across 11 countries with small grants for radiocarbon dating of archaeological sites. Applications for small dating projects are invited annually (<https://safarchaeology.org/ACDF-Application-Information>) and reviewed by a diverse panel of archaeologists with radiocarbon-dating expertise. The funding has also contributed to the completion of several master's and doctoral theses. Even these relatively small grants have a significant impact on the development of a new generation of African archaeologists.

To continue this work, we are seeking donations and fundraising support from those who care about African histories. We hope to support another cohort of applicants each year, for which we need to raise more than CHF 7500 annually. Even small donations from individual members can help cover the cost of a single dating. Thanks to the agreement we signed with the Poznan Radiocarbon Laboratory, we now have a generous discount rate of EUR 256/dating for this scheme.

Below are some of the projects that have been supported by this scheme, emphasizing the wide range of research topics and regions:

- Mariama Ba (Université Cheikh Anta Diop de Dakar, Senegal): New dating of the Meri archaeological complex (Middle Senegal River Valley)
- Mohamed Bashir (University of Khartoum, Sudan): Excavations of the Meroitic cemetery of Kedurma, Third Cataract of the Nile, Sudan
- Pon Jean-Baptiste Coulibaly (Université Joseph Ki-Zerbo, Ouagadougou, Burkina Faso): Dating the World Heritage Sites of Loropéni and Bekuy
- Dawn Green (University of Cape Town, South Africa): Dating southern African rock art
- Amos Matoh (University of Jos, Nigeria): New evidence of bloomery iron smelting from Arikawan, within the Nok culture area of central Nigeria
- Latifa Sari (Centre National de Recherches Préhistoriques, Anthropologiques et Historiques, Algeria): Dating the epipalaeolithic at Kef Fedda 2 rockshelter, northeastern Algeria

If you need further information, please feel free to contact Jacques Aymeric-Nsangou, ACDF Funding sub-committee, see email below, or Philip DeBarros, ACDF chair, at PDebarros@palomar.edu.

Jacques Aymeric-Nsangou is an SNSF Ambizione fellow at the University of Zürich. The archaeologist trained at the University of Yaoundé I (BA and MA) and the University of Geneva (PhD). Contact: jacques.aymeric-nsangou@hist.uzh.ch.

APPEL DE SOUTIEN POUR LE FONDS AFRICAIN DE DATATION CHRONOMETRIQUE (ACDF)

■ JACQUES AYMERIC-NSANGOU

Faire de l'archéologie en Afrique est un défi permanent. Parmi les problèmes rencontrés, les jeunes chercheurs basés en Afrique manquent de moyens et d'accès aux techniques de datation telles que le carbone 14. Pour surmonter cette difficulté, un Fonds africain pour la datation chronométrique a été créé en 2022. À l'heure actuelle, ce fonds manque de financement durable. Merci de soutenir le Fonds via sa campagne de financement participatif.

L'Afrique est le berceau de l'humanité, où notre espèce a d'abord évolué et développé les innovations culturelles qui continuent de nous définir. L'histoire africaine est le fondement de l'histoire de l'humanité, mais le riche passé des divers peuples du continent reste gravement sous-exploré. L'archéologie, c'est-à-dire l'étude des vestiges matériels laissés par les peuples anciens, est l'un de nos outils les plus puissants pour révéler les histoires du passé lointain de l'Afrique. Les archéologues africanistes travaillant à travers le continent découvrent des preuves des origines uniques de l'agriculture, de l'ascension et de la chute de dizaines de civilisations et d'empires complexes, du rôle clé de l'Afrique dans les débuts du commerce mondial et des racines de la diaspora africaine. De plus en plus, ce travail vital est mené par des chercheurs africains qui combinent la science archéologique, l'histoire orale et l'engagement communautaire pour remettre en question les perceptions répandues selon lesquelles l'Afrique est un « continent sans histoire ».

IL FAUT DATER LE PASSÉ DE L'AFRIQUE

Soutenez les archéologues africains dans la découverte de l'histoire de l'humanité



gofundme



Scan to donate to Jacques's fundraiser
"Support the African Chronometric Dating Fund (ACDF)"

L'Afrique est le berceau de l'humanité; pourtant, son riche passé reste sous-exploré. À travers le continent, les archéologues africains travaillent à découvrir les origines de l'humanité, la naissance des grands empires, le rôle de l'Afrique dans le commerce Mondial, et bien d'autres sujets.

Mais la datation au radiocarbone — l'une des clés pour débloquent ces histoires — est coûteuse.

Juste 256 € peuvent dater un artefact et ancrer une découverte dans le temps.

Faites un don au Fonds africain de datation chronométrique
Donner aux chercheurs africains les moyens de construire notre histoire avec des techniques scientifiques.

<https://gofund.me/45cd2690c>

Une initiative de la Société des archéologues africanistes, l'Association archéologique panafricaine et le British Institute en Afrique de l'Est.

Reconstruire l'histoire ancienne, c'est comme enquêter sur un mystère : pour le résoudre, les archéologues doivent connaître l'ordre des événements. Qu'il s'agisse de déterminer l'âge d'un artefact ou la date à laquelle un village a été habité, les archéologues s'appuient sur une méthode scientifique, dont l'une est la « datation au radiocarbone ». Il s'agit d'une méthode permettant de déterminer l'âge des matières organiques en mesurant la quantité de carbone 14 restante dans un échantillon. Chaque date peut ancrer un site dans le temps, remettre en question les anciennes hypothèses et aider à construire des histoires plus riches et plus précises sur le passé diversifié et dynamique de l'Afrique. Malheureusement, la datation au radiocarbone nécessite des laboratoires hautement spécialisés, dotés d'instruments complexes, de sorte que l'obtention de datations au radiocarbone peut s'avérer très coûteuse. Une seule date peut coûter plus de CHF 450, ce qui rend difficile pour les archéologues basés en Afrique (en particulier les étudiants), de développer le genre de chronologies précises qui sont développées partout ailleurs dans le monde.

Le Fonds africain pour la datation chronométrique (ACDF), créé par la Société des archéologues africanistes, l'Association panafricaine d'archéologie et l'Institut britannique en Afrique de l'Est, comble cette lacune. Depuis 2023, le Fonds a soutenu des dizaines de chercheurs africains dans 11 pays en leur accordant de petites subventions pour la datation au radiocarbone, les aidant ainsi à mener à bien leurs projets de master et de doctorat et à faire progresser les chronologies régionales.

Pour poursuivre notre action, nous sollicitons les dons de ceux qui s'intéressent à l'histoire de l'Afrique. Afin de soutenir chaque année un nouveau groupe de candidats, nous devons collecter plus de CHF 7500. Même les petits dons individuels peuvent contribuer à couvrir le coût d'une seule datation, grâce à un tarif préférentiel de EUR 256 par datation proposé par le laboratoire de radiocarbone de Poznan dans le cadre de ce programme.

Voici quelques-uns des projets qui ont été soutenus par ce programme, en mettant l'accent sur le large éventail de sujets de recherche et de régions :

- Mariama Ba (Université Cheikh Anta Diop de Dakar, Sénégal) : Nouvelle datation du complexe archéologique de Meri (vallée centrale du fleuve Sénégal)
- Mohamed Bashir (Université de Khartoum, Soudan) : Fouilles du cimetière méroïtique de Kedurma, troisième cataracte du Nil, Soudan
- Pon Jean-Baptiste Coulibaly (Université Joseph Ki-Zerbo, Ouagadougou, Burkina Faso) : Datation des sites du patrimoine mondial de Loropéni et Bekuy
- Dawn Green (University of Cape Town, Afrique du Sud) : Datation de l'art rupestre sud-africain
- Amos Matcho (Université de Jos, Nigeria) : Nouvelles preuves de fusion du fer en poudre d'Arikawan, dans la zone culturelle Nok du centre du Nigeria
- Latifa Sari (Centre National de Recherches Préhistoriques, Anthropologiques et Historiques, Algérie) : Datation de l'épipaléolithique à Kef Fedda 2, nord-est de l'Algérie

Pour plus d'informations, veuillez contacter Jacques Aymeric-Nsangou, sous-comité de financement de l'ACDF, voir courriel ci-dessous, ou Philip DeBarros, président de l'ACDF, pdebarros@palomar.edu.

Jacques Aymeric-Nsangou est boursier FNS Ambizione à l'Université de Zurich. Cet archéologue a suivi une formation à l'Université de Yaoundé I (licence et master) et à l'Université de Genève (doctorat). Contact : jacques.aymeric-nsangou@hist.uzh.ch.

THÉOLOGIE AFRICAINE : DU CONTINENT À LA DIASPORA

■ FORTUNAT BADIMUENE TSHIABA



Le décès du théologien congolais Bénézet Bujo en novembre 2023 a marqué la fin d'une ère pour la théologie africaine contemporaine. Premier vice-recteur africain de l'Université de Fribourg et figure tutélaire de la théologie de l'inculturation, Bujo incarnait cette génération de penseurs qui ont œuvré à décoloniser le discours théologique. L'ouvrage collectif dirigé par Dieudonné Mushipu Mbombo, est bien plus qu'un hommage : il propose une cartographie nuancée des évolutions récentes de la théologie africaine francophone et interroge avec acuité les enjeux d'une pensée diasporique.

Intitulé *La théologie africaine : Son émergence entre le continent africain et la diaspora*, l'ouvrage, un volume dense de 454 pages, rassemble diverses contributions réparties en cinq axes. L'introduction pose une question cruciale : peut-on encore parler de « théologie africaine » quand nombre de ses acteurs résident et publient hors du continent ? Cette interrogation épistémologique traverse l'ensemble de la réflexion.

Dans un texte dense et programmatique, Dieudonné Mushipu Mbombo introduit le concept de *cosmothéanthropocité*, une herméneutique tripolaire articulant Dieu, l'humain et la nature. En distinguant *anēr* (homme mâle) et *anthrōpos* (être humain), il dépasse les limites androcentrées de la théandricité pour proposer une théologie enracinée dans la figure du *Muntu*, être en relation. Ce paradigme entend recentrer la réflexion théologique sur les questions de dignité humaine et d'écologie, pensées

comme intrinsèquement liées. L'ambition est forte, mais sa réception demeure incertaine dans des contextes où l'urgence pastorale exige clarté et proximité.

Le premier axe analyse les parcours croisés entre continent et diaspora. Jean-Claude Angoula et Alphonse Seck relisent avec lucidité les itinéraires de Léon Diouf et Jean-Marc Ela, déconstruisant l'idée d'une opposition entre enracinement et exil. Roger Alfani, quant à lui, esquisse les linéaments d'une « théologie afro-descendante » dans les universités nord-américaines. Malgré la richesse de sa réflexion pédagogique, un dialogue plus soutenu avec les théologies noires américaines aurait été souhaitable. Les initiatives féminines ne sont pas en reste : le réseau *Tsena Malalaka*, présenté par Verena Naegeli et Brigitte Rabarijaona, valorise une dynamique horizontale entre théologues africaines. Cette perspective de sororité transnationale, bien que prometteuse, aurait gagné à être développée davantage. François-Xavier Amherdt offre une synthèse lumineuse des paradigmes structurants : adaptation, inculturation, libération, reconstruction, féminisme, écologie. Il souligne les défis majeurs du champ : contraintes magistérielles, fractures linguistiques, validation académique conditionnée par des critères exogènes. Sa mise en perspective, claire et sans concession, invite à une autoréflexivité salutaire.

Le deuxième axe met en lumière des figures théologiques profondément ancrées dans leurs contextes socioculturels. Lambert Museka Ntumba propose une christologie africaine fondée sur l'attribution de noms issus des langues et traditions locales pour exprimer, de manière contextualisée, l'identité et la mission salvifique du Christ. Ignace Ndongala Maduku relit l'œuvre de Jean-Marc Ela depuis les marges, dévoilant une théologie prophétique façonnée par l'exil, la résistance et l'aspiration à la libération. Richard Ongendangenda Muya interroge la dignité humaine à l'intersection du droit, de la philosophie et de la foi, tandis que Jean Onaotsho Kawende élabore une herméneutique de la réconciliation à partir des ressources de la mémoire blessée et de la justice restaurative.

Si ces approches révèlent une belle inventivité, la tension entre fidélité doctrinale et créativité contextuelle n'est pas toujours interrogée. On aurait apprécié, par exemple, une confrontation plus explicite avec la tradition patristique, dont l'épaisseur aurait pu éclairer ces tentatives d'enracinement sans repli.

Le troisième axe se recentre sur Bujo. Roland Techou et Yannick-Kevin Akpaoka explorent la possibilité d'une manière africaine de croire au Dieu de Jésus-Christ. Théophile Elysée Mvondo met en lumière le concept d'engendrement mutuel, pierre angulaire de l'éthique que Bujo défend. Alain Boubag examine la transhumance théologique comme métaphore de l'inculturation, tandis que Raphaël Okitaumba Lokola propose une relecture éthico-anthropologique nourrie de Jürgen Habermas et Joseph Ratzinger. Enfin, Jacob Onyumbé Wenyi offre une exégèse postcoloniale articulant Isaïe au contexte africain contemporain. Ces contributions montrent une réception vive et variée de l'héritage de Bujo, parfois au prix d'un vocabulaire hermétique. L'intensité conceptuelle, si elle séduit l'œil académique, risque de créer une distance avec les communautés ecclésiales de base.

Le quatrième axe rassemble des hommages. Dieudonné Mushipu Mbombo, Joachim Nagel, Thomas Bienvenu Tchoungui, Guido Vergauwen et Sylvain Kalamba Nsapo saluent la mémoire d'un penseur enraciné et universel. Ces textes, davantage laudatifs qu'analytiquement argumentés, n'en témoignent pas moins de l'impact international de Bujo.

Le cinquième axe présente une notice biographique structurante de Bujo. De sa formation à Kinshasa à son doctorat sur Thomas d'Aquin à Würzburg, puis à sa nomination à la chaire de théologie morale à Fribourg, ce parcours témoigne d'une pensée à la fois enracinée et dialogique.

Quelle serait, au regard de ce vaste panorama, la contribution théologique et éthique majeure de Bénézet Bujo ? Elle réside sans doute dans sa quête d'un fondement africain pour la morale chrétienne. Contre toute tentation de monoculture éthique, Bujo propose un pluralisme enraciné dans l'anthropologie relationnelle africaine, où la personne se définit avant tout par ses liens avec les autres, la communauté et le cosmos. Sa bibliographie imposante témoigne d'une fécondité intellectuelle exceptionnelle et d'un engagement constant à construire des ponts durables entre les univers culturels et théologiques.

L'ouvrage révèle un champ traversé par des conditions de travail contrastées et des voix multiples, dont la diversité, malgré quelques redites, constitue la véritable force de l'ensemble. De cette dynamique naît une pluralité de contributions, qui attestent la vitalité d'une théologie africaine nourrie tant à l'intérieur du continent qu'à l'extérieur, dans un effort constant de fidélité à ses critères épistémologiques. Quant à la pensée qui s'y déploie, vigoureuse et inventive, elle doit, comme le rappelle Amherdt, demeurer attentive aux urgences du réel. L'absence de conclusion crée enfin un espace de transition, offrant au lecteur la possibilité de dégager lui-même les grandes lignes de la théologie africaine et d'envisager l'horizon qu'elle laisse entrevoir.

DIEUDONNÉ MUSHIPU MBOMBO (DIR.) : LA THÉOLOGIE AFRICAINE : SON ÉMERGENCE ENTRE LE CONTINENT AFRICAIN ET LA DIASPORA. MÉLANGES POSTHUMES EN L'HONNEUR DU PROFESSEUR BÉNÉZET BUJO. BÂLE 2025 (ÉDITIONS SCHWABE).

Fortunat Badimuene Tshiaba est aumônier catholique francophone de l'Université de Fribourg et doctorant en Patristique et Histoire de l'Église. Ses recherches portent sur la Rhétorique et l'Herméneutique de l'École d'Antioche.
Contact : fortunat.tshiabadimuene@unifr.ch.

THE SOUTH AFRICAN JAZZ SCENE PORTRAYED

■ STEFF ROHRBACH



For many musicians worldwide, the pandemic meant limiting themselves to practising, composing, and the occasional online concert without an audience. Not all initiatives promoting online performances were satisfactory but one of them stood out: between 2020 and 2022, trumpeter Marcus Wyatt and bassist Romy Brauteseth converted their rehearsal room in the historic neighbourhood of Sophiatown, Johannesburg into a tastefully decorated recording space, where they hosted small jazz formations (duos and trios). They not only filmed the performances but

also interviewed the musicians, publishing a series of videos on their youtube channel *House on the Hill*, thereby offering a fascinating cross-section of the current South African jazz scene and featuring conversations with the musicians. In addition, Marcus Wyatt portrayed the musicians excelling as photographer.

This additional documentation resulted in a 170 pages strong photo book with beautiful, extremely lively colour and black-and-white portraits, accompanied by quotes, short texts and QR-codes for the videos of the studio recordings with moving and emotive images and touching music, captivates the reader with its freshness and directness, introducing in 24 episodes 70 personalities from the current South African jazz scene. The photographs bring to the fore the individuals behind the artists and



One of the many excellent but internationally little known artistic voices to discover on the *House on the Hill* youtube channel: violinist Kabelo Monnathebe (picture: Marcus Wyatt, 2020).



Pianist, singer, and composer Yonela Mnana captured at the *House on the Hill*. The visually impaired pianist has performed repeatedly in Switzerland (picture: Marcus Wyatt, 2020).

their instruments, capturing expressive moments with true, intimate stories inscribed in their faces. Among those portrayed are greats such as Afrika Mkhize, Ayanda Sikade,

Carlo Mombelli, Feya Faku (who sadly passed away in Basel during a performance tour in June 2025), Keenan Ahrens, the late Mac McKenzie, Khaya Mahlangu, Linda Sikhakhane, Sisonke Xonti, and Thandi Ntuli, to name but a few.

silent treatment was jointly realised by Romy Brauteseth and Marcus Wyatt. A residency in Basel supported by Pro Helvetia in 2023 provided the space to analyse the material and develop the book project. Earlier this year, they mounted an exhibition at the Goethe-Institute Johannesburg and presented the photos and stories in combination with concert performances. The series culminated in the launch of the beautiful book before us. Romy created the very inviting design and Marcus took the extremely successful photos.

Steff Rohrbach recently retired from the executive office of the Jazzcampus Basel. He contributed to the SNFS-supported research project on *Cultural Relations between Switzerland and South Africa, 1948–1994* (Hochschule der Künste Bern HKB) and regularly writes for the magazine *Jazz'n'more*. Contact: rohrbachs@bluewin.ch

MARCUS WYATT AND ROMY BRAUTESETH: SILENT TREATMENT. JOHANNESBURG 2025 (LANGUAGE 12).

Links:

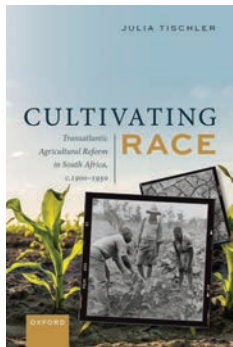
Youtube channel *House on the Hill*



Distribution channel



AGRICULTURE, SCIENCE, AND RACE IN SOUTH AFRICA



Cultivating Race examines the intersections and relationships between scientific knowledge in farming and race politics in early twentieth-century South Africa. Considering agricultural progressivism as both a Pan-Africanist and white supremacist movement from a transatlantic perspective, it discusses the ways in which the ‘agrarian question’ fed into the emergence of the global ‘colour line’.

The book investigates rural transformations in a period of rapid industrial growth and agrarian commercialization through the lens of agricultural education—including agricultural colleges, extension services, children’s clubs, and domestic training. South Africa in the segregation period, as an extreme case of both rapid agrarian change and state racism, holds important insights into global questions of rural reform and race politics.

The book addresses scholars and students of the history of knowledge and science, agrarian studies, environmental history, and South African history who seek to understand the intricate links between race, knowledge, and rural reform in the twentieth century.

JULIA TISCHLER: CULTIVATING RACE. TRANSATLANTIC AGRICULTURAL REFORM IN SOUTH AFRICA, C. 1900–1950. OXFORD 2025 (OXFORD UNIVERSITY PRESS).

HISTORY AND MEMORY IN NAMIBIAN LITERATURE AND ART

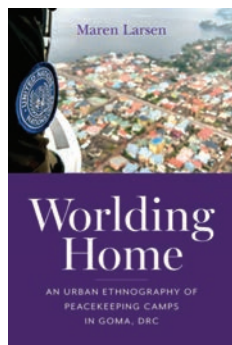


Namibia’s colonial history casts a long shadow over the country’s present. Contemporary authors and artists confront the legacies of German and South African colonial rule and engage creatively with the persistent remnants of the past. In their works, the archive remains both an invaluable and fraught resource for accessing obscured histories.

Julia Rensing examines how writers and artists from Namibia and South Africa navigate archival silences, omissions, and power structures to renegotiate historical narratives and address intergenerational trauma. Their creative practices challenge conventional understandings of archives and forms of commemoration, highlighting the diverse experiences that shape Namibian society and memory cultures.

JULIA RENSING: TROUBLING ARCHIVES. HISTORY AND MEMORY IN NAMIBIAN LITERATURE AND ART. BIELEFELD 2025 (TRANSCRIPT).

AN URBAN ETHNOGRAPHY OF PEACEKEEPING CAMPS



Worlding Home interrogates the social, spatial, and architectural lifeworlds of United Nations (UN) peacekeepers accommodated in contingent camps throughout Goma, the capital of North Kivu in the Democratic Republic of the Congo. From 2017 to 2019, more than twenty of these camps existed in and around the city, operating as sites of global outreach even as they generated new ways of being at home for peacekeepers and the peace-kept population.

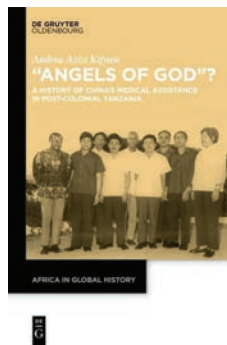
Through multisited ethnography and deep engagement with anthropological and urban theory, author

Maren Larsen explores the entanglements of camp and city. Pushing against readings of Goma's peacekeeping camps as either more privileged enclaves or as outliers in camp studies when compared to refugee camps, Larsen argues for an understanding of 'camp' as a process and practice. Between dwelling and journeying and 'here' and 'there,' the everyday lives and embodied practices of Goma's peacekeepers and Congolese civilians co-construct a 'city as elsewhere' in which camping is a vital urban practice.

By offering a more expansive understanding of how UN peacekeeping camps fit within Goma's urban fabric, *Worlding Home* reveals the intertwined sociospatial processes of making a home, building a city, and reimagining the world.

MAREN LARSEN: *WORLDING HOME. AN URBAN ETHNOGRAPHY OF PEACEKEEPING CAMPS IN GOMA, DRC.* BLOOMINGTON 2025 (INDIANA UNIVERSITY PRESS).

CHINA'S MEDICAL ASSISTANCE IN POST-COLONIAL TANZANIA

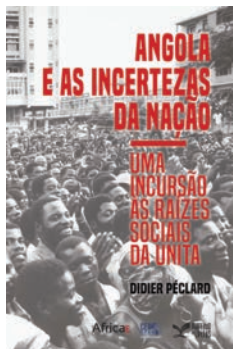


This book, drawing heavily on archival and oral sources, many of which have not been accessible before, discusses major Chinese-funded projects in Tanzania's health sector. It explores the contexts that gave birth to China's medical assistance in Tanzania and analyses how the funded projects contributed to the nation-building agenda and promoted South-South medical knowledge production, exchanges, and self-sufficiency within the country. By examining entanglements in bilateral relationships among countries of the Global South, the book contributes to research on South-South cooperation.

Andrea Kifysi is a senior lecturer and researcher at the Department of Historical Studies at the University of Dar es Salaam. The book is based on his PhD thesis written at the University of Basel.

ANDREA KIFYASI: *"ANGELS OF GOD"? A HISTORY OF CHINA'S MEDICAL ASSISTANCE IN POST-COLONIAL TANZANIA* OLDENBURG 2025 (DE GRUYTER).

AUX RACINES SOCIALES DE L'UNITA



Comment analyser le nationalisme en situation coloniale sans céder au déterminisme du grand récit de la Nation ? Comment rendre compte de ses fondements culturels sans en offrir une vision linéaire et mécanique ? L'histoire du nationalisme en Angola est une histoire de divisions. La guerre d'indépendance (1961–1974) n'a en effet pas seulement opposé la puissance coloniale aux nationalistes angolais ; elle a également conduit à une lutte fratricide entre deux, puis trois mouvements rivaux. Cette lutte s'est ensuite prolongée, dès l'indépendance du pays en 1975, en une guerre civile sanglante qui allait durer jusqu'en 2002.

Publiée en 2015 chez Karthala, la thèse doctorale de Didier Péclard est dorénavant disponible en portugais.

DIDIER PÉCLARD: ANGOLA E AS INCERTEZAS DA NAÇÃO. UMA INCURSÃO ÀS RAÍZES SOCIAIS DA UNITA. JOHANNESBURG ; LISBONNE 2025 (AFRICAE ; MERCADO DE LETRAS ; CENTRO DE ESTUDOS AFRICANOS – UCAN).

MACHT UND DIE PRODUKTION VON GESCHICHTE



Wie entstehen historische Narrative? Warum bleiben bestimmte Teile der Geschichte in Erinnerung, während andere in Vergessenheit geraten? Wer entscheidet, was dokumentiert und was ausgelassen wird?

Der haitianische Anthropologe Michel-Rolph Trouillot untersucht, wie Machtdynamiken, oft unsichtbar, die Geschichtsschreibung beeinflussen und das kollektive Gedächtnis von Gesellschaften formen. Anhand von Beispielen – vom Kolumbus-Narrativ von der Entdeckung Amerikas über den texanischen Heldenmythos der Schlacht von Alamo (1836) bis hin

zur vergessenen Geschichte der haitianischen Revolution (1791–1804) – zeigt Trouillot auf, wie jeder historischen Darstellung ein «Bündel von Verschweigungen» innewohnt, die freigelegt und dekonstruiert werden müssen. Das Schweigen ist nie zufällig, sondern eine ideologische Entscheidung, die die Machtstrukturen der Zeit widerspiegelt.

MICHEL-ROLPH TROUILLOT: VERGANGENHEIT VERSCHWEIGEN. MACHT UND DIE PRODUKTION VON GESCHICHTE. AUS DEM ENGLISCHEN VON MICHAEL SCHIFFMANN. MIT VORWORTEN VON RAOUL PECK UND HAZEL V. CARBY. BERLIN 2025 (ALEXANDER VERLAG).